

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

LE PAPYRUS DE TURIN

DIT « DES MINES D'OR » ET LE WADI HAMMAT

PAR

GEORGES GOYON

EXTRAIT DES *ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE*, T. XLIX



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXLIX

Bibliothèque Maison de l'Orient



134065

LE PAPYRUS DE TURIN

DIT « DES MINES D'OR » ET LE WADI HAMMAT

PAR

GEORGES GOYON.

Depuis les débuts de l'égyptologie, il est un problème qui n'a jamais cessé d'intriguer les chercheurs et qui n'a pas, si je ne me trompe, été résolu d'une manière satisfaisante. C'est celui du papyrus dit « des Mines d'Or » conservé au Musée de Turin, sur lequel figure une carte topographique datant du Nouvel Empire égyptien. Cet important document est connu, avec raison, pour représenter la plus ancienne carte du monde.

Apporté en Italie il y a plus d'un siècle par Drovetti, consul général de France aux Échelles du Levant ⁽¹⁾, ce papyrus a été l'objet de diverses interprétations. Lepsius, le premier à l'avoir étudié, le regarde comme un plan du tombeau de Sési I^{er}, tiré lui-même d'un vieux cadastre égyptien des Tombeaux des Rois ⁽²⁾.

Remarquant que la légende de la carte, qui est aussi la principale inscription du papyrus, indiquait que les montagnes coloriées en rouge

⁽¹⁾ La collection des antiquités égyptiennes de Drovetti fut achetée par Charles Félix, roi du Piémont et de Sardaigne, le 24 janvier 1824 pour la somme de 400.000 francs (cf. G. MARRO, *Sull'arrivo della Collezione Egittologica Drovetti in Piemonte*, *Boll. della Soc. Pie-*

montese d'Arch..., n. 3-4 (1924), p. 14.

⁽²⁾ C. R. LEPSIUS, *Auswahl der wichtigstein. Urk.*, Leipzig 1842, pl. XXII. Ce plan a pour titre *Grab des Königs Seti (Sethos) I. auf einem altägyptischen Situationplane von Biban el Moluk*.

étaient celles d'où l'on extrayait l'or, Birch, en 1852⁽¹⁾, en conclut qu'il s'agissait là d'un ancien plan de mines d'or situées en Nubie, au Wadi Alaki, se référant en cela à une carte de cette région minière tirée d'un ouvrage que Linant de Bellefonds venait de faire paraître⁽²⁾.

Un peu plus tard, en 1857, Brugsch⁽³⁾ adopta, à son tour, les conclusions de Birch, en admettant de plus que les textes qui mentionnent les « routes qui conduisent à la mer » concordaient avec la réalité géographique.

Cette opinion demeurera désormais solidement établie et Chabas⁽⁴⁾, qui fit une bonne publication, pour l'époque, du texte du papyrus, croyant voir dans certains détails de dessin des coquillages et des coraux répandus sur le chemin, en déduit que ces mines d'or devaient en effet se trouver à proximité de la mer Rouge.

Des voyageurs devaient aussi apporter leur contribution à l'étude du problème; E. S. Thomas⁽⁵⁾ donne de plus des détails en conformité avec l'idée émise par Birch.

Telle n'est cependant pas l'opinion de T. H. Ferrar⁽⁶⁾, qui, lui, identifie le site plus au Nord, au Wadi Kareim, à quelque 20 kilomètres au Sud de la route Kena-Kosseir. Il faut admettre cependant que son argumentation n'est pas impeccable pour la simple raison qu'il n'y a pas de mines d'or dans les parages, pas plus d'ailleurs d'inscriptions. La thèse de M. G. W. Murray⁽⁷⁾ se rapproche de la nôtre, quand il place le site dans le Wadi Fawakir. Mais les analogies qu'il y découvre se rapportent

⁽¹⁾ BIRCH, *Upon a historical tablet of Ramses II relating to the gold mines of Aethiopia*, in *Archeologia*, 1852, vol. 34, p. 354-391.

⁽²⁾ LINANT DE BELLEFONDS, *L'Etbye, pays habité par les Arabes Bicharieh. Géographie, ethnologie, mines d'or*, Paris, s.d.

⁽³⁾ BRUGSCH, *Die Geographie die Alten Ägyptens*, p. 38.

⁽⁴⁾ F. CHABAS, *Les inscriptions relatives aux mines d'or de Nubie. Oeuvres diverses*, II, 1862, p. 208, pl. II; réimpression: *Bibl. égyptologique*, vol. 10, 1902,

p. 183-230.

⁽⁵⁾ E. S. THOMAS, *The Ancient Mine Plan of the Turin papyrus*, in *The Cairo Scientific Journal*, VII, 1913, p. 158 sq.

⁽⁶⁾ T. H. FERRAR, *Note on the Turin papyrus Mine Plan*, in *The Cairo Scientific Journal*, VII, p. 247-251.

⁽⁷⁾ G. W. MURRAY, *The gold-mine of the Turin papyrus*, *Bull. de l'Institut d'Égypte*, t. XXIV (1941-1942), p. 81-86 et aussi J. BALL, *Egypt in the Classical Geographers*, Cairo 1942.

seulement aux mines d'or, nombreuses dans la région, et aux vestiges d'un temple de Ptolémée Évergète ⁽¹⁾.

Il est bien certain que le témoignage des voyageurs eût dû l'emporter sur celui des écrivains qui ne parlent que par oui-dire, s'ils n'eussent été conduits par des traductions qui ont donné lieu à des contresens malheureux.

*
* *

Chacun sait qu'il existe au Musée de Turin deux fragments de papyrus et non un seul représentant des cartes topographiques. Ce sont : le papyrus n° 1 ⁽²⁾, le plus important, connu sous le nom de papyrus « des Mines d'Or », publié et commenté par les auteurs mentionnés ci-dessus et le papyrus n° 2 constitué par un certain nombre de débris et plus ou moins bien restauré.

Sur ce dernier, figure principalement une route parsemée de pierre et de végétaux (?), semblable en cela à la route située à la partie inférieure de la carte n° 1. Le plan n° 2 avait été publié par Lieblein en 1868 ⁽³⁾, puis de nouveau, avec quelques modifications, par Lauth en 1870 ⁽⁴⁾.

Pendant très longtemps, ces deux documents avaient été regardés comme deux cartes entièrement indépendantes l'une de l'autre. L'excellent travail de M. A. Gardiner ⁽⁵⁾, lequel examina les papyrus sur place, à Turin, marque un progrès décisif en ce qui concerne l'intelligence du plan. Depuis lors, il est définitivement admis que les deux papyrus intacts constituaient jadis une seule et même carte ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ A. E. P. WEIGALL, *Travels in Upper Egyptian Deserts*, London 1909, p. 49-50, pl. X, n° 49-50, et GAUTHIER, *Livre des Rois*.

⁽²⁾ Nous continuerons, pour la commodité de notre travail, de les appeler plans n° 1 et 2.

⁽³⁾ J. LIEBLEIN, *Deux papyrus hiéroglyphiques du Musée de Turin*, Christiania 1868. Cet auteur en avait déjà publié quelques phrases en 1866 (cf. *Z. A. S.*, IV, 1866).

⁽⁴⁾ F. J. LAUTH, *Die Zweitälteste Landkarte* (Sber. Bayer Akad. d. Wiss. Kl., 1870).

⁽⁵⁾ A. H. GARDINER, *The Map of the Gold Mines in a Ramesside papyrus at Turin*, in *The Cairo Scientific Journal*, VIII, n° 89, feb. 1914, p. 41-46.

⁽⁶⁾ M. Gardiner présentait que le papyrus devait se rapporter à une région située dans les parages du Wadi-Hammamat (GARDINER, *op. cit.*, p. 46).

Une question assez importante pour l'identification du document, par rapport à la géographie du site, reste cependant embarrassante dans l'étude de M. Gardiner. C'est celle qui a trait à la position primitive des deux fragments du plan. Doit-on, en effet, placer la partie n° 2 à droite ou à gauche de la partie n° 1 ? M. Gardiner, se basant sur le fait que les papyrus égyptiens étaient en général enroulés en commençant par la fin du texte, notion qui semble confirmée par la plus grande usure du fragment n° 2, place cependant ce dernier à droite du plan n° 1. Néanmoins, cette restitution paraît, elle aussi, confirmée par le texte n° 11 situé un peu en bas et à droite du plan n° 1, que l'on peut considérer comme la notice explicative ou la « légende » du plan :

n° 11. 1)  2) 

Les montagnes où l'on travaille l'or ; elles sont teintées en rouge.

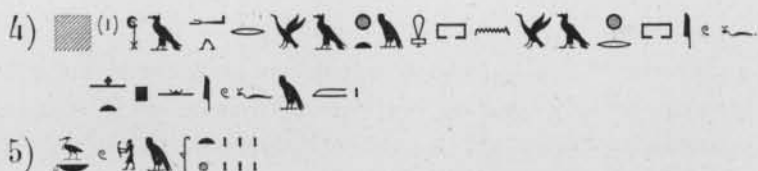
Étant donné que les représentations figurant les montagnes qui bordent la route du papyrus n° 2 sont toutes colorées en noir et que précisément la région située à l'Ouest de la Vallée de Rohanou, c'est-à-dire à gauche, est surtout remarquable par son absence de gîtes aurifères⁽¹⁾, il semble ressortir, à mon avis, que cette seconde partie doit plutôt se placer à gauche.

Mais, d'autre part, l'Administration du Musée de Turin a entrepris un remarquable travail de reconstitution du papyrus ; de nouveaux fragments ont été trouvés, sans doute après de longues et patientes recherches. Elle se réserve donc l'honneur d'en faire plus tard une édition complète et définitive⁽²⁾. Le résultat de leur travail a amené les

⁽¹⁾ Selon une ligne de séparation, Nord-Sud, qui passe à peu près à la hauteur du puits d'El Hammamat : à l'Est, les roches sont de nature ignée et contiennent du quartz aurifère ; à l'Ouest, elles sont d'origine sédimentaire (voir fig. 15).

⁽²⁾ Qu'il me soit permis d'exprimer

ici ma profonde gratitude à l'égard de M. le Docteur Scamuzzi, directeur du Musée de Turin, qui dans un bel esprit de libéralité scientifique a bien voulu mettre à ma disposition les photographies du papyrus qu'il se propose de publier, en m'autorisant de mentionner que les schémas au trait que je donne ici



Ligne 1 pierre de bekheny qu'on trouve dans la montagne de bekheny.

Ligne 2 le Roi V. S. F. [dépêcha] de grands fonctionnaires pour apporter la statue-portrait en pierre de bekheny.

Ligne 3 [vers] l'Égypte. On devait ⁽²⁾ la déposer dans la Place de Vérité ⁽³⁾ à côté du Château d'Usirmarā — Sotepenrā — le [Dieu.....] ⁽⁴⁾.

Ligne 4 on l'abandonna ⁽⁵⁾ à la forteresse de la Nécropole Thébaine ⁽⁶⁾. Elle (la statue) gît, à moitié achevée ⁽⁷⁾.

Ligne 5 (?) travaillé en l'an 6.


Ce début montre clairement qu'il s'agit là d'un procès-verbal ayant trait

⁽¹⁾ Il existe à cet endroit une restitution de Lauth, clichée sur les textes M et N de sa publication. Cette restitution hasardeuse est grandement responsable de la mauvaise compréhension du texte.

⁽²⁾ Le signe ♠ tient ici la place d'un ◀. Ce qui donne la forme prospective *iw-fr sdm*, cf. LEFEBVRE, *Grammaire...*, p. 330.

⁽³⁾ Il existait une région du Wadi Hammamat appelée également « Place de Vérité ». (J. COUYAT et MONTET, *Les Inscriptions du Ouadi Hammamat*, Inscr. 240, l. 13) que je renonce à situer. Il en est de même en ce qui concerne la partie de la vallée appelée « Rohanou Supérieur » (inscr. 199, l. 8).

⁽⁴⁾ Le temple funéraire de Ramsès II (Ramesseum) porte le nom de (T₂) *Hwt Wsr-M'z-t-R' Stp-n-R'*. Par ailleurs, le nom de Ramsès II est parfois suivi de

l'épithète  (cercueil du roi au Musée du Caire, DARESSY, *Catal. gén., Cercueils des cachettes royales*, n° 61020, p. 32-34). Cette épithète se rencontre seulement sur des monuments postérieurs à Ramsès II. Ce qui suffirait, je crois, à éliminer Ramsès II de la liste présumée des rois sous le règne desquels le papyrus aurait été exécuté.

⁽⁵⁾ Préposition marquant la direction, le lieu, où on l'abandonna (cf. LEFEBVRE, *Grammaire...*, § 491.

⁽⁶⁾ P₂ *h₂tm n p₂ hr* nécropole royale de Bibân el Molouk dont le village des ouvriers se trouvait à Deir el-Médineh, cf. ČERNÝ, *J. E. A.*, 15, *Papyrus Salt.*, 124, verso I, 1-8, et ce même nom sur un ostraca (ČERNÝ, *Ostraca non litt...*, IV, pl. 3, n° 252 recto.

⁽⁷⁾ *iw f m gš*, cf. *W. B.*, vol. V, p. 197.

au transport de la statue-portrait d'un roi (X). Cette statue ébauchée dans les ateliers de la Vallée de Rohanou était destinée à être placée à côté (?) du temple funéraire de Ramsès II (Ramesseum de Gournah). A la suite d'un incident dont les circonstances ne nous sont pas parvenues, la statue n'arriva pas à destination. Elle fut abandonnée à la forteresse de la nécropole Thébaine, où elle gît, à moitié achevée ⁽¹⁾.

La dernière ligne de l'inscription : « travaillé en l'an 6 » n'est pas explicite. Faut-il entendre par là que la statue fut reprise et achevée en l'an 6, ou bien toutes les opérations, transport puis abandon de la statue, furent-elles effectuées en l'an 6, d'où le procès-verbal? C'est ce que nous ne pouvons préciser.

On a voulu voir en la date précitée — l'an 6 — la dernière année du règne de Ramsès IV, au cours de laquelle ce Pharaon fit entreprendre le transport de sa statue en pierre de bekhen. A l'annonce de la mort du roi, tous les travaux auraient été interrompus et la statue abandonnée? Cette opinion est plausible, mais non certaine, et la date exacte de l'exécution du plan de Turin demeure une pure conjecture.

Examinons maintenant la question de cette pierre de bekhen qui servait à façonner les multitudes de statues de toutes grandeurs dont la croyance des Égyptiens faisait une consommation si prodigieuse; efforçons-nous de déterminer la nature de cette pierre, puis le lieu où on la découvre ⁽²⁾.

Si on laisse de côté les interprétations des égyptologues pour ne tenir compte que des résultats des examens des pétroglyphes, nous constatons que cette pierre est appelée ⁽³⁾ :

1° Schiste gréseux noir ⁽⁴⁾, brèche verte ⁽⁵⁾;

⁽¹⁾ Il est peu probable, en effet, que les statues quittaient les carrières du Hammamat dans un état de complet achèvement. Elles étaient plutôt épannelées de manière à les rendre, à la fois, moins lourdes et moins fragiles.

⁽²⁾ Voir l'intéressante étude de A. Lucas et A. Rowe (*The ancient Egyptian « Bekhen-Stone »*, *Annales du Service*, t. XXXVIII, p. 127 et suiv.).

⁽³⁾ D'après A. VARILLE, *Quelques données nouvelles sur la pierre de Bekhen*, *B. I. F. A. O.*, t. XXXIV (1934), p. 93-102.

⁽⁴⁾ COUYAT et MONTET, *Les Inscriptions... du Ouadi Hammamat*, *Mém. de l'Inst. franç. d'Arch. or.*, t. 34, Le Caire 1912, p. 23.

⁽⁵⁾ BARTHOUX (J. COUYAT), *Chronologie et description des roches ignées du désert*

- 2° Gneiss à structure microgranitique avec amphibole ⁽¹⁾ ;
- 3° Serpentine bréchiforme ⁽²⁾ ;
- 4° Brèche ;
- 5° Schiste ⁽³⁾.

Il est un point sur lequel l'attention des voyageurs n'a pas été suffisamment arrêtée, c'est qu'il existe au Hammamat *deux* qualités de pierre susceptibles de servir à la confection des monuments :

1° Une sorte de pierre qui se décline par grands pans, d'une couleur foncée allant depuis le gris avec des reflets roux, jusqu'au noir, et capable de recevoir un beau poli. C'est celle qui dut être confondue avec le basalte, le basalte vert, voire le granit. Les Égyptiens la recueillaient dans les carrières de l'Est de la « Montagne pure » aux endroits qui se présentent actuellement sous l'aspect de grandes coulées de pierre dévalant de la montagne (voir plus loin, fig. 3). C'est la pierre de bekhen proprement dite, la plus appréciée à l'époque pharaonique classique.

2° Une pierre ayant presque l'apparence d'un schiste légèrement granuleux. Elle est beaucoup plus claire que la précédente, et de composition plus homogène. On la trouve dans des carrières situées, toujours

Arabique, Le Caire 1924, *Mémoire présentée à l'Inst. d'Égypte*, p. 26. L'auteur semble, une douzaine d'années après son exploration, être revenu sur son jugement et nomme cette pierre : brèche verte, ou brèche universelle, ou brèche polygénique ou brèche verte antique bien que, dit-il, cela soit un « poudingue passant à un conglomérat formés d'éléments venus d'origines différentes ».

⁽¹⁾ BOVIER-LAPIERRE, dans KUENTZ, *Obélisques*, p. 61-62.

⁽²⁾ A. VARILLE, *op. cit.*, p. 97, d'après un examen effectué par M. Rapelin, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, ou un fragment de l'obé-

lisque n° 1, conservé au musée de cette ville.

⁽³⁾ A. LUCAS, *Ancient Egyptian Materials*, p. 190. Cet auteur constate également l'existence de deux sortes de pierres au Wadi Hammamat. Il est intéressant de noter ici que la tradition hébraïque semble avoir conservé le souvenir de cette pierre d'Égypte comme d'un matériau de construction de haute qualité (voir L. KOCHLER, *Alttestamentliche Wortforschung, Theolog. Zeitschrift*, vol. 3, Bâle 1947, p. 390-393, qui cite le passage d'Isaïe (XXIX, 16), et d'après qui les mots *eben bochan* עֲבֵן בֹּחָן serait notre pierre de bekhen.

sur le flanc de la « Montagne pure », mais sur la partie Ouest, et à l'intérieur de l'angle formé par cette montagne avec ce que je nomme le « faux wadi ». Des graffiti qui touchent à l'histoire romaine attestent que cette qualité de pierre fut, surtout, préférée à la basse époque égyptienne.

Je crois, cependant, que dans certains cas, ces deux qualités de pierre de nature différente furent exploitées simultanément.

Pour l'Égyptien, qui ne s'arrêtait pas devant ces subtilités minéralogiques, il suffisait qu'une pierre vint de la Vallée de Rohanou pour qu'elle méritât l'appellation de pierre de bekhen. C'est ce qui explique, à mon sens, les différences dans les jugements des experts sur cette énigmatique roche.

Voyons maintenant où on la trouve. On la rencontre, nous dit M. Couyat-Bartoux, « dans des gisements qui forment deux bandes étroites de roches qui s'étendent uniformément suivant la bordure occidentale de la chaîne arabique, parallèlement à la mer Rouge, puis la principale bande fait une courbe vers l'Est et traverse la mer à angle droit en direction des montagnes du Sinaï » (voir fig. 1).

On peut en observer des gîtes tout au long du Wadi Zeidoun, dans le Wadi Hammamat ⁽¹⁾, au Djebel Doukhan ; au voisinage de la mer Rouge : au Djebel Roussas et au Djebel Aesch ⁽²⁾.

Ainsi, il est inutile de chercher au hasard dans tous les déserts égyptiens les gisements de pierre bekhen. Ils se trouvent dans des régions exactement délimitées. Or, jusqu'aujourd'hui, le seul endroit où l'on a découvert les indices certains d'exploitation de cette sorte de pierre se trouve au Wadi Hammamat.

Il reste maintenant à expliquer l'identité : Montagne de la pierre de bekhen = Wadi Hammamat. Le témoignage des inscriptions du Wadi Hammamat nous y aidera. En effet, de nombreux textes *in situ* sont catégoriques.

⁽¹⁾ Les indigènes appellent le wadi dont il est question, Wadi el-Kafr (وادي الكافر). Seul le puits porte le nom de Hammamat. Nous continuerons

cependant d'appeler tout le wadi aux inscriptions, Wadi Hammamat, selon l'usage consacré.

⁽²⁾ BARTHOUX (J. COUYAT), *op. cit.*

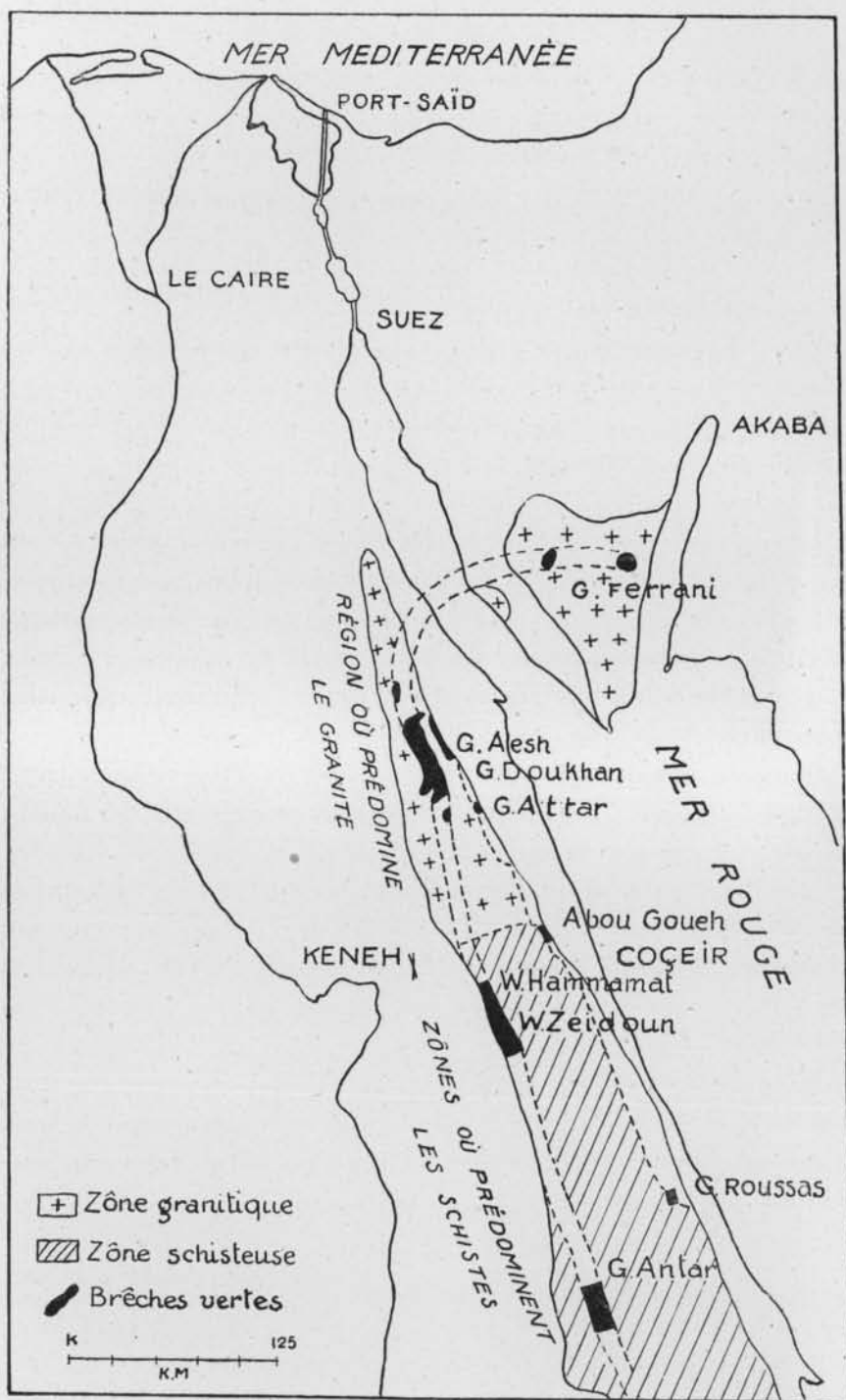


Fig. 1. — D'après J. BARTHOUX, *Chronol. et Descr. des roches ignées...*

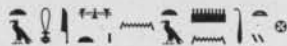
la face tournée vers le Midi. Ils avaient ainsi, pensait-il, le Nord derrière eux, l'Occident à leur droite et l'Orient à leur gauche.

Le papyrus de Turin paraissait confirmer son opinion, et il écrivait : « Les dispositions de l'écriture de toutes les légendes, une seule exceptée (celle à laquelle se rattache le fragment), démontrent que le dessinateur a placé la direction de la mer à sa gauche. Or, la mer Rouge est à l'Est. La carte se trouve donc orientée à rebours des nôtres. »⁽¹⁾

C'est à la faveur de cette interprétation, entachée d'ailleurs d'une erreur fondamentale — la traduction du mot *yam*, dont il nous appartiendra d'en préciser le sens — qu'une théorie s'est solidement établie touchant à l'orientation des plans des Égyptiens. En fait, il faut bien se garder de tenir pour une règle de topographie appliquée régulièrement par les dessinateurs ce qui n'est qu'un simple mode d'expression⁽²⁾, une locution. Ainsi, de nos jours, ce ne sont guère que les personnes familiarisées avec les procédés cartographiques, pour savoir que — par pure convention — les cartes sont dessinées de telle sorte que le Nord soit situé en haut de la page. Trop peu de cartes antiques sont parvenues jusqu'à nous pour assurer que les Égyptiens avaient déjà établi une règle là-dessus⁽³⁾.

Quoi qu'il en soit, l'ancienne manière de voir n'ayant donné aucun résultat, tournons résolument la carte, le nord étant supposé en haut. Plaçons-nous au milieu du Wadi, à l'endroit où se trouvent les grands groupes d'inscriptions. Voici ce qu'on peut voir⁽⁴⁾ :

n° 9.



La route de Ta-Menti.

⁽¹⁾ CHABAS, *op. cit.*, p. 222.

⁽²⁾ Qui n'est peut-être qu'une question d'énumération.

⁽³⁾ Je ne veux pas dire par là que cette manière d'orienter les cartes ne fut jamais pratiquée par les Anciens. Je n'ignore pas qu'à une époque plus rapprochée de nous certaines cartes, comme la célèbre carte de Madaba (P. LAGRANGE, *La mosaïque géographique de Madaba*, *Rev. bibl.*, 1897, p. 167 et

suiv.) et même des cartes arabes comme les cartes du Grand Idrissi (1154) (KAMMERER, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie*, *Soc. Roy. de Géogr. d'Égypte*, Le Caire 1929, t. I, pl. XVI, *passim*), étaient orientées de cette façon. Je me borne à l'étude de la présente carte, la plus ancienne.

⁽⁴⁾ Les numéros correspondent : de 1 à 15 à la planche I et de 16 à 28 à la planche II.



Fig. 2. — La route de Ta-Menti; au fond, le W. Hammamat.

Par l'ouverture d'une vallée latérale, on aperçoit un étroit wadi. Un petit sentier y serpente, encombré de gros blocs de pierres que les anciens avaient fait ébouler du haut des carrières qui surplombent la rive Est ⁽¹⁾. On ne chemine pas longtemps, car en vérité, cet espace entre deux montagnes, c'est plutôt un faux wadi ⁽²⁾, puisque après une distance de 180 mètres environ, il cesse brusquement, en une sorte de cul-de-sac dont le fond serait limité par une courbe et une cascade aujourd'hui tarie ⁽³⁾.

C'est là « la route de Ta-Menti ⁽⁴⁾ » du plan de Turin. Que signifie, au juste, le nom de Ta-Menti? nous allons essayer de l'établir.

Il y a lieu, tout d'abord, de remarquer que ce nom géographique, par son article féminin, suggère qu'il est formé avec le nom de la déesse-lionne Mentit (𐤌𐤍𐤏𐤏𐤏, gr. 𐤌𐤍𐤏𐤏𐤏, 𐤌𐤍𐤏𐤏𐤏, cf. *Wib.*, II, p. 68).

Or, la configuration du terrain présente des analogies frappantes avec le lieu de l'ancienne habitation de la déesse Pakht dans le « Batn El-Baqqara » ⁽⁵⁾ situé au fond du Wadi du Spéos Artémidos, dans le voisinage des tombes de Béni Hassan. Ce lieu se présente également sous la forme d'un cul-de-sac au fond duquel la déesse-lionne Pakht aurait, d'après la légende, creusé son antre ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Plusieurs pierres portent des noms en caractères grecs. Parmi eux, le nom ΣΠΑΦ ΚΑΙΣΑΡΟΣ se rencontre avec persistance. Ce même nom et les noms suivants peuvent se lire en haut d'une carrière :

ΔΙΑΚΡΟΝΙΟΥ
ΔΙΔΥΜΟΥ
ΜΟΥΜΜΙΟΥ
ΚΛΩΔΙΟΥ

Ces inscriptions marquent sans doute la dernière période au cours de laquelle les habitants de la vallée du Nil vinrent recueillir la pierre du Hammamat.

⁽²⁾ Je continuerai, par la suite, de le désigner de cette manière par simple commodité. Je ne connais pas le nom que lui donnent les indigènes.

⁽³⁾ Un *sidd* en langue bédouine. Le chemin, s'il conduit quelque part, se poursuit en haut, après la dénivellation.

⁽⁴⁾ Cette lecture est due à M. Gardiner. Lauth l'avait lue *sqn-ty*.

⁽⁵⁾ PORTER-MOSS, *Top. Bibl.*, IV, 164. C'est à mon ami M. B. Grdseloff que je dois de m'avoir signalé l'identification possible avec la déesse Mentit et la similitude qui existe entre notre site et celui du Wadi de Beni-Hassan.

⁽⁶⁾ Comme le fait justement remarquer A. Fakhry (*Ann. du Service des Antiquités*, XXXIX, p. 716), lequel signale un cimetière de chats à l'entrée de la vallée du Spéos Artemidos, cette déesse a, pour animal sacré, le chat. Mais ce n'est que tardivement qu'elle

C'est au culte de cette déesse que furent dédiés les deux sanctuaires, l'un au fond ⁽¹⁾, l'autre à l'entrée du Wadi, le dernier connu sous le nom de Spéos Artemidos par les Grecs et les Latins.

Il est possible que ces sortes de gorges sans issue évoquaient, aux yeux des Égyptiens, l'idée d'un antre de lion fabuleux et par association d'idée à la déesse-lionne locale, Pakht en ce qui concerne la région de Béni Hassan, Mentit pour la région de Coptos où elle devait être adorée ⁽²⁾.


Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la carte de Turin, la ressemblance graphique de ce Wadi perpendiculaire au Wadi Hammamat, avec l'amorce de route dessinée sur le plan antique, est parfaite.

n° 10.




La chapelle ⁽³⁾ d'Amon de la Montagne pure.


A droite de l'entrée du « faux wadi », les ruines d'une vingtaine de cabanes en pierres sèches attirent le regard de l'archéologue. Ce sont là

adopta cette apparence. A l'origine et même jusqu'au Nouvel Empire, elle était représentée sous la forme d'une lionne à la queue recourbée terminée par une touffe de poils  (cf. les textes du Spéos Artemidos récemment publiés par FAIRMAN et GRDSELOFF, in *J. E. A.*, vol. 33, 1947, p. 12-33). Les textes sont, de plus, explicites en ce qui concerne l'action de creuser la vallée avec les griffes, légende qui s'est conservée jusqu'au temps de Seti I^{er} : *Pakhet the great, Mistress of Srō, in her temple of the inaccessible Valley, which she herved out herself* (p. 21). Au sujet de Pakht, voir aussi A. GARDINER, *Onomastica*, II, p. 89, qui cite les deux auteurs mentionnés ci-dessus.

⁽¹⁾ Ce petit spéos a été récemment découvert et publié par A. Fakhry (*Ann. du Service*, XXXIX, p. 709-723).

⁽²⁾ Nous connaissons peu de choses

sur cette déesse. Une belle représentation de Mentit sous la forme de lionne à la queue recourbée se trouve sur un bas-relief du Musée du Caire (*Catal. général*, n° 1747; *SETHE, Urk.*, I, 114), en compagnie de la déesse  G3y-t laquelle est assimilée à Hathor de Mémphis (Kom el Hisn). Elle est attestée également à This (Naga el Mechaïeh) (KEES, *Horus und Seth*, p. 72), ce qui situerait la localité originale de cette déesse sur la montagne arabe en face Girga entre Akhmim et Coptos.

⁽³⁾ Ce mot  est le même qui est employé pour désigner le petit sanctuaire situé près du sphinx de Gizeh et dans lequel fut trouvée la grande stèle en calcaire d'Amenophis II (cf. S. HASSAN, *Ann. du Service...*, XXXVII (1937), p. 128-134, pl. II, l. 25).

les vestiges de constructions grossières et sans toit, de plan carré, mesurant de deux à trois mètres de côté. Elles sont percées de portes orientées irrégulièrement. Ces bâtisses servaient vraisemblablement d'abri aux ouvriers

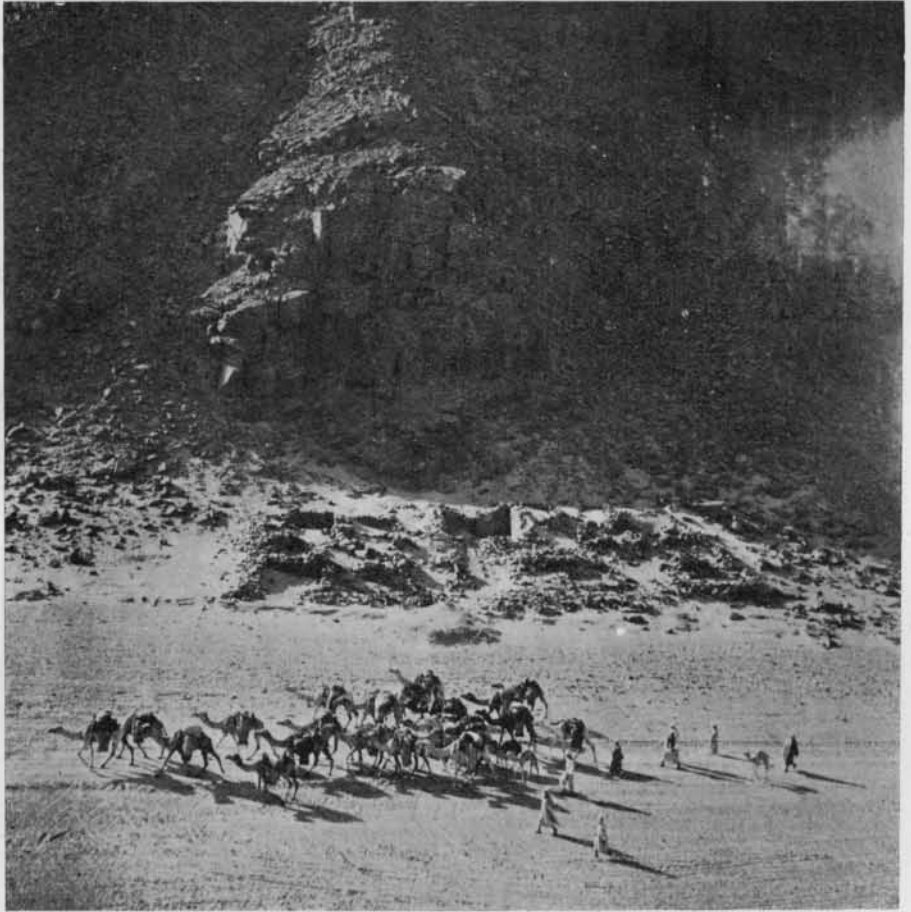


Fig. 3. — Vestiges de la chapelle d'Amon de la Montagne Pure.

de la carrière. Quelques fragments de vases recueillis là laissent supposer que les derniers habitants y vivaient à l'époque gréco-romaine.

Un peu plus loin, à quelque 30 ou 40 mètres à l'Est de ce groupe d'habitations — mais toujours adossé à la montagne d'où l'on a extrait la pierre de bekhen, — on peut voir un autre ensemble de constructions bâties en pierres sèches (voir fig. 3).

Mais contrairement à ce qui existe dans les constructions que nous venons de signaler, lesquelles sont isolées les unes des autres, cet ensemble groupe dans un quadrilatère d'environ 40 mètres \times 15 mètres une vingtaine de chambres de dimensions variées. Toute cette agglomération de constructions paraît bâtie d'une manière plus soignée et ne semble pas avoir eu la même destination que les cabanes voisines.

On accède dans cet édifice par une sorte de dromos d'environ 8 mètres de long et de 3 mètres de large. Le niveau du sol s'élève à mesure qu'on s'avance vers l'intérieur de sorte que la partie la plus haute se trouve à environ 1 m. 75 au-dessus du lit du wadi. On pénètre ensuite dans une grande salle rectangulaire de 6 m. 50 \times 5 m. 50, au bout de laquelle, et suivant le même axe que le dromos, un naos en pierre de bekhen est aujourd'hui couché, à demi enfoui dans le sable. Des inscriptions en caractères grecs recouvrent le monument. Ce sont là les noms appartenant à un groupe de fonctionnaires et de travailleurs, venus à l'époque de Tibère chercher de la pierre de bekhen⁽¹⁾ et qui gravèrent leurs noms sur le naos, trop nu selon leur goût, de la petite chapelle de la Vallée de Rohanou. Tout près de là, une pierre également enfoncée dans le sable porte une inscription grecque. C'est un proscynème⁽²⁾ d'Apolonius, fils de Longinus⁽³⁾, venu quelque onze ans plus tard, faire ses dévotions à la divinité de l'endroit⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Corp. Inscr. gr.*, add. 4711^a; LEPSIUS, *Denk.*, XII, pl. 100, 580-583; DITTENBERGER, *Orient. gr. inscr. sel.*, 660. Les inscriptions du présent naos sont datées du 2 octobre de l'an 18 de notre ère.

⁽²⁾ Un proscynème est, comme on le sait, une inscription en vers contenant une prière, que les dévots consacraient dans les temples.

⁽³⁾ Une pierre portant le même nom, et datée à peu près de la même époque, a été trouvée au Gebel Doukhan et publiée par SCARFE, *Bull. de la Fac. des Lettres égypt.*, vol. III, part 2, 1935, p. 62. Rappelons qu'au Gebel Dou-

khan, le Mons Porphyrite des Anciens, il existe aussi un temple (cf. ENGELBACH, *Ann.*, t. XXXI, 1933) dans lequel, probablement, l'offrande avait été déposée.

⁽⁴⁾ De petites fouilles pratiquées pendant mon troisième séjour au Hammamat, au cours desquelles j'ai fait dégager les murs de la grande salle, ont amené la découverte d'un autre proscynème gravé de la même manière que le précédent (voir fig. 6) et aussi, à même le mur, le nom d'un certain ΠΕΛΕΑΣ ΟΜΗΡΩΣ et sur le mur d'en face : ΤΟ ΠΡ... inachevé. Ce qui porte à cinq le nombre des inscriptions dédicatoires.

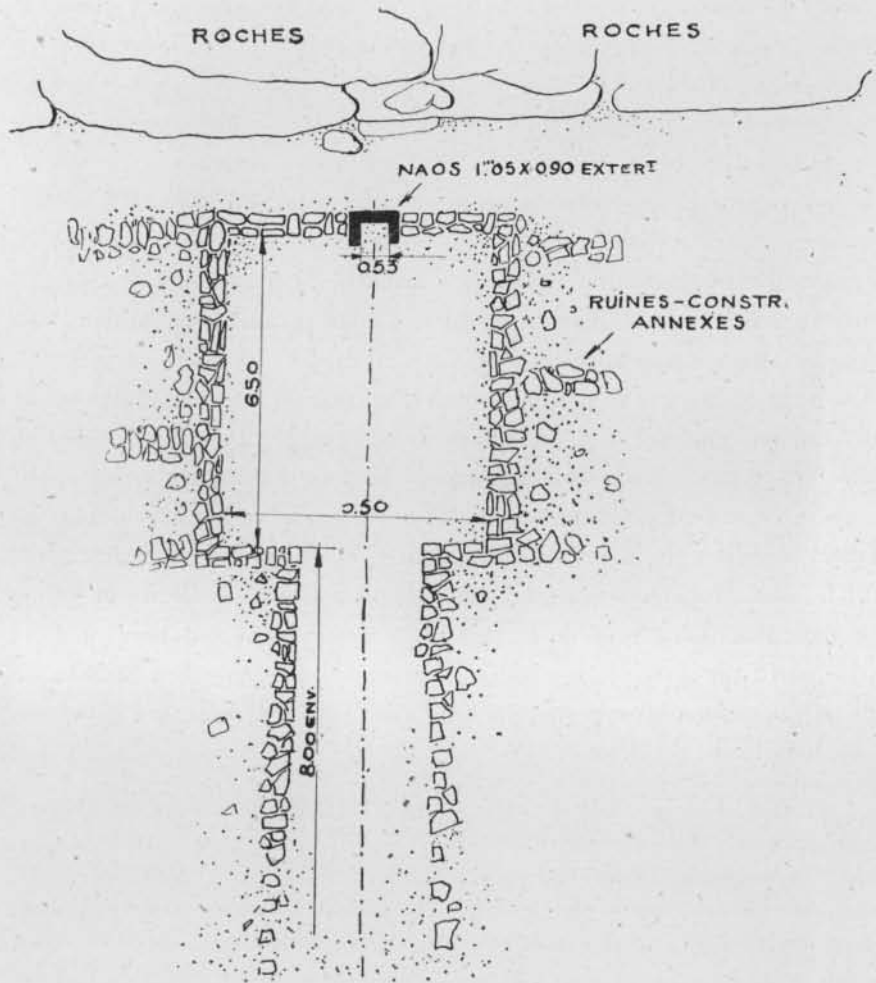


Fig. 4. — Partie centrale de l'ensemble de la construction adossée à la rive Nord et constituant «la chapelle d'Amon de la Montagne Pure».

Ces quelques proscynèmes suffisent à accentuer le caractère sacré de la construction. Ce n'était donc pas une maison d'habitation, car que viendraient faire là ce naos et ces offrandes ?

C'était un lieu de culte, un sanctuaire, dont l'emplacement correspond

parfaitement à la *chapelle d'Amon de la Montagne pure* ⁽¹⁾ du papyrus. Le temple était entouré de ses annexes, probablement les ateliers et habitations des artistes ou d'ouvriers sacrés ⁽²⁾.


Il reste maintenant à expliquer l'épithète « pure » attribuée à la



Fig. 5. — Naos de la chapelle de la Montagne Pure.

montagne, et d'essayer d'établir que cette épithète ne peut être appliquée que là. Le mot $\overline{\text{I}}$ ($\overline{\text{III}}$) $w^c b.$, litt. « être lavé, être pur », possède aussi,

⁽¹⁾ Bien entendu ce sanctuaire, dont nous avons découvert les vestiges datant de la dernière époque de l'antiquité, dut changer bien souvent d'aspect, et peut-être de culte, mais son emplacement dut toujours être le même.

⁽²⁾ La même fouille a mis au jour une statue-cube  inachevée, près d'une chambre située à gauche du « dromos » (voir fig. 7). Il ne faut pas confondre notre « temple de la montagne pure », qui est une agglomération de huttes

comme, on le sait, au figuré le sens de « sacré », puisqu'on dit une ville pure, etc. Une montagne pure sera donc une montagne sacrée et, par là même, l'objet d'une certaine vénération. Un simple coup d'œil sur la collection d'inscriptions du Hammamat démontre que cette montagne de pierre de bekhen est un lieu sacré, en rapport étroit avec le culte du dieu Min. C'est, en effet, le lieu de résidence favori du dieu de la région de Coptos, auquel il convient d'offrir un sacrifice⁽¹⁾ quand on foule son territoire, et à plus forte raison quand on vient s'emparer de quelque parcelle des « beaux produits de la montagne ». Cette région montagneuse, c'est aussi la terre mystérieuse des Akhetiou, population mythique ou réelle de l'Akhit, dont l'origine remonte à l'époque primitive où le Faucon, qui deviendra le dieu Horus, à la tête de ses tribus horriennes, est venu s'établir sur les bords du Nil⁽²⁾.

Aussi, une bonne partie des inscriptions rupestres éparpillées dans le Wadi Hammamat ne sont point autre chose que des actions de grâce adressées aux dieux redoutables qui y résident. Le lieu est par ce fait favorable aux miracles, comme en font foi au moins deux inscriptions⁽³⁾.

Pour donner un exemple du culte manifesté par les Égyptiens envers les dieux de ces régions, et tout particulièrement à Min, il ne sera pas inutile, je crois, de citer l'inscription n° 192 bien connue, datée du Moyen Empire, qu'on peut voir gravée sur un rocher du Wadi Hammamat :

S. M. ordonna d'élever cette stèle à son père Min, Seigneur des contrées montagneuses, sur ce mont-ci :

montagne vénérable, primordiale, la première en place dans la terre des

construites en pierres sèches et situées sur la rive Nord, avec ce que A. J. Reinach (*Voyageurs et Pèlerins dans l'Égypte gréco-romaine*, Bull. Soc. d'Arch. d'Alex., n° 12, nouv. série, t. III, 1^{re} fasc., p. 132-133) nomme « chapelle rupestre » laquelle est une espèce de grotte ou plutôt un renforcement de rocher situé en face, sur la rive Sud et dans laquelle on observe une grande quantité de textes grecs débutant par τὸ προσκύημα.

⁽¹⁾ J'ai découvert à deux reprises, au pied des inscriptions, des foyers remplis de cendres et des vases ayant dû contenir des offrandes.

⁽²⁾ Cf. Ch. KUENTZ, *Autour d'une conception égyptienne méconnue : l'Akhit ou soi-disant horizon*, B. I. F. A. O., t. XVII, p. 190.

⁽³⁾ N° 110 : « Miracle de la Gazelle » ; n° 191 : « Découverte miraculeuse d'une citerne » ; COUYAT et MONTET, *op. cit.*

La rive la plus élevée du Wadi Hammamat est sans conteste la rive Nord. Cette partie montagneuse est coupée en deux par le « faux wadi » et le côté situé à droite représente la région sur laquelle est adossée la chapelle de la Montagne Pure. L'aspect imposant de cette montagne est accentué par la grande coulée de rochers, débris du travail de la carrière, où subsistent encore, curieusement perchés à plus de trente mètres au-dessus du sol, des sarcophages inachevés, encore adhérents à leur banc de rocher. C'est en escaladant les blocs qui jonchent cette coulée de pierre qu'on atteint le sommet de la montagne, lequel, vu d'en haut, présente l'aspect d'un plateau rocailleux battu par les vents du désert.

Exista-t-il à cet endroit un sanctuaire affecté au culte d'Amon ? Un examen plus systématique du lieu pourrait, peut-être, en faire découvrir les traces.

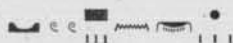
n° 13.



Le sommet

Nous lisons, au-dessus du tracé figurant le plan de la chapelle de la Montagne Pure, le mot dont nous donnons ci-dessus la transcription hiéroglyphique et qui signifie le « sommet... » (le reste de la phrase est détruit). Étant donné que ce mot est placé au-dessous du précédent, qui désigne aussi un sommet de montagne, il est probable que le scribe ait voulu indiquer une montagne située au premier plan. Il est, de plus, permis de croire que, selon l'usage égyptien, chaque partie de cette région sacrée était dédiée à une divinité. Ce sommet de la montagne devait donc être affecté au culte d'un dieu, dont le nom a disparu avec le fragment du papyrus.

n°s 4-5.



Montagnes de l'or.

Le filon de pierre de bekhen se présente, comme nous l'avons montré plus haut, sous la forme d'une étroite bande de pierre⁽¹⁾ orientée du Sud au Nord (voir p. 345) et qui délimite deux zones minéralogiques bien

(1) Tout le filon de pierre de bekhen ne mesure guère plus de 350 mètres dans le sens de la largeur.

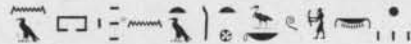


Fig. 7. — Proscynème et statue-cube ébauchée trouvés dans la chapelle.


distinctes ⁽¹⁾ : la zone ignée et la zone sédimentaire. Le courant d'eau qui a creusé le « faux wadi », parallèle au filon, a emprunté le passage le plus faible, c'est-à-dire la ligne de démarcation qui sépare les deux matières ⁽²⁾.

Il en résulte que les deux rives du « faux wadi » paraissent de compositions entièrement différentes ; la rive Est ⁽³⁾ celle qui comprend les carrières en pierre de bekhen, c'est la rive sur laquelle nous avons identifié la « Montagne pure » ; le côté Ouest est de composition plus difficile à déterminer : on y découvre cependant une sorte de granit décomposé. J'ai pu, sur cette rive, observer des filons de quartz et même des traces d'une ancienne exploitation minière (voir fig. 8). Il est donc très probable que ce quartz contienne du minerai d'or. Peut-être ces désignations du papyrus se rapportent-elles à des mines situées dans l'arrière-pays et qui existent effectivement au nord : Um Had, Atalla, etc. (voir fig. 9) ? Cela justifierait la mention « montagne de l'or » ⁽⁴⁾ du texte hiéroglyphique n° 5. Quant à l'autre mention (n° 4) « montagne de l'or » située sur la rive sud je n'ai pas pu en vérifier l'existence sur le terrain ⁽⁵⁾.

n° 6.



Les maisons du village du travail de l'or.

La transcription du signe hiéroglyphique *wht* (*why, whyt*) avait été méconnue jusqu'à présent. La photographie du papyrus montre quatre exemples incontestables de ce signe, lequel avait été précédemment lu *dry-t*. Le mot *wht*, « village, quartier », antérieurement écrit avec le déterminatif , ce qui suggère un campement du désert ⁽⁶⁾, désigne en particulier un quartier

⁽¹⁾ Au sujet de cette nette séparation, voir la carte orographique en couleur de T. BARRON-W. F. HUME, *Topogr. and Geol. of the Eastern Desert*, Central portion, Cairo, *Survey Dept.*, 1902, pl. III ; à gauche suivant l'axe passant par Bir Hammamat : *N* = Nubian sandstone, à droite : *Sch.* = Schists associated volcanic rocks.

⁽²⁾ Voir la photo (fig. 2).

⁽³⁾ A gauche sur la photo.

⁽⁴⁾ CHABAS, *op. cit.*, en mentionne trois.

⁽⁵⁾ BARRON et HUME, *op. cit.*, p. 73, pl. CLXXIII, donne un croquis mentionnant plusieurs mines d'or. Nous le reproduisons ici (fig. 9).

⁽⁶⁾ Sur ce mot, voir GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford 1947, II, p. 205.

de certaines grandes villes spécialement réservé aux étrangers (GAUTHIER, *Dict. de géogr.*); ce mot s'applique donc admirablement à notre site qui devait être peuplé, comme aujourd'hui du reste, d'une population



Fig. 8. — Traces d'exploitation minière sur la rive Ouest du «faux wadi».

d'autochtones qui tiraient en partie leurs ressources de l'extraction et le traitement des nombreux minerais qu'on trouve dans la région. Pour l'Égyptien habitant la rive du Nil, le «rif», ces autochtones ne pouvaient être que des étrangers.

L'emplacement, qui m'a paru être le lieu où, semble-t-il, se dressaient

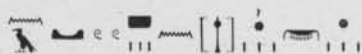
les maisons dans lesquelles se pratiquait le travail de l'or, se trouve adossé à la « montagne de l'or » de la rive septentrionale. C'est un lieu assez vaste, encombré de pierres de petites dimensions. Je n'ai pas remarqué les traces d'habitations pareilles à celles qui se trouvent de l'autre côté du faux wadi. Peut-être ces constructions étaient-elles faites d'un matériau léger aujourd'hui disparu? Il est possible aussi que le village ait été situé plus à l'Ouest, en face de l'embouchure du wadi El-Chagg, par exemple, où les emplacements favorables à la disposition d'un petit village ne manquent pas.

Qu'était ce « travail de l'or » qu'on y accomplissait? Peut-être la deuxième partie du raffinage de l'or.

Diodore ⁽¹⁾ nous a assez bien renseignés sur la manière dont les Égyptiens extrayaient le précieux métal. Après avoir concassé le quartz, puis réduit en poudre, on le lavait en y faisant passer un fort courant d'eau. L'or étant plus lourd restait au fond des rainures des planches ⁽²⁾. Puis, nous dit l'historien grec, les Égyptiens prenaient l'or, l'enfermaient dans des vaisseaux dans lesquels ils y mêlaient une certaine proportion de plomb quelques grains de sel, un peu d'étain, une certaine quantité de farine d'orge; ils le mettaient ensuite au milieu d'un feu ardent où ils l'y laissaient pendant cinq jours et cinq nuits, au bout desquels l'or qu'on y retirait était presque sans impuretés.

C'est peut-être cette deuxième opération qu'on effectuait en ce lieu.

n° 12.



pl. I, B *La montagne de l'argent (?) et de l'or* ⁽³⁾.

La carte de Turin mentionne en bas et à droite, c'est-à-dire dans sa partie Sud-Est, une montagne intitulée : « la montagne de l'argent et de l'or ».

⁽¹⁾ DIODORE, livre III, 11, 12, 13; trad. Hoefer, Paris 1865.

⁽²⁾ Cette partie de l'opération devait s'effectuer près du puits d'Um el Fawakir situé à 4 kilomètres de là.

⁽³⁾ Le signe † a été lu sur place par M. Gardiner (*op. cit.*, p. 45) au Musée de Turin. Mais on ne le distingue pas sur la photographie.

L'emplacement désigne, de toute évidence, le Djebel-es-Sidd⁽¹⁾ situé précisément au Sud-Est, à environ 4 kilomètres à vol d'oiseau du centre du Wadi Hammamat. La montagne renferme effectivement des filons de quartz aurifère qui sont exploités actuellement par l'« Egyptian Mining Cy ».

C'était une très ancienne mine à en juger par les différents types de

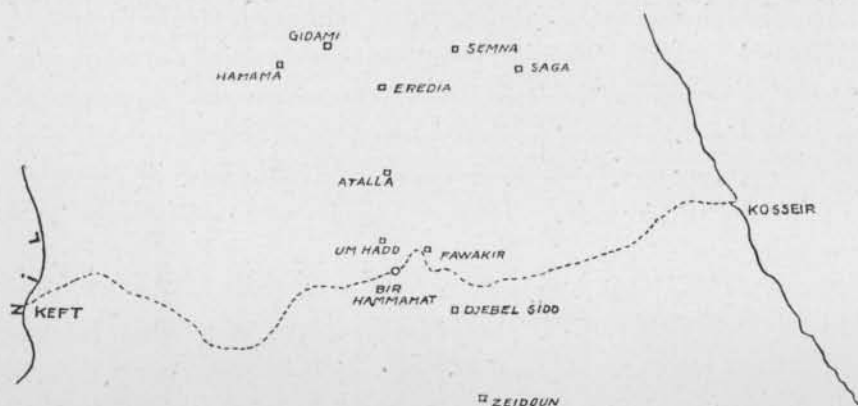


Fig. 9. — Croquis montrant l'emplacement des mines d'or de la région du Hammamat, d'après BARRON et HUME, *Topog. and Geology...*, part III, p. 728. Toutes les mines avaient été exploitées dès l'antiquité.

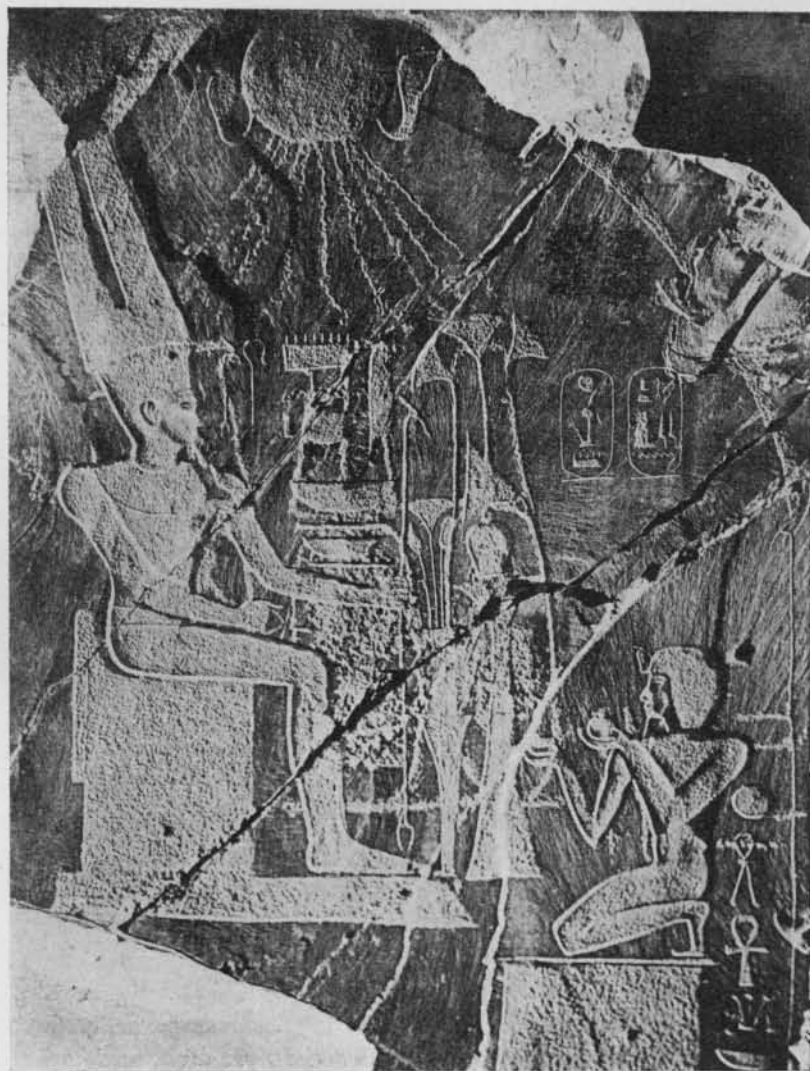
meules et de broyeurs trouvés dans les galeries désaffectées⁽²⁾. Elle avait été mise en œuvre vraisemblablement jusqu'à l'époque ptolémaïque.

L'actuelle compagnie minière qui occupe le site ne fait qu'approfondir le travail des anciens chercheurs d'or. M. de Lavison, le directeur de la Compagnie, a bien voulu me communiquer la teneur du minerai en métal précieux, qui est de 20 % d'argent et de 80 % d'or. Voilà qui semble devoir confirmer la lecture de M. Gardiner en ce qui concerne la lecture « la montagne de l'argent et de l'or ».

⁽¹⁾ « The Wadi el Sidd opens southwards and we examined it for a distance of 12 kilometers, where a very great fall of dolerite has completely choked the gorge. » ENGELBACH, *Notes of a ins-*

pection..., *Annales du Service*, t. XXXI, 1933, p. 35.

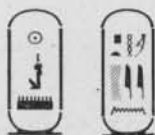
⁽²⁾ Je me propose de les publier un jour.



Cl. Montet.

Fig. 10. — Stèle du roi Men-Maât-Ré (Seti I^{er}).

Lui faisant face, le roi agenouillé fait l'offrande du vin contenu dans deux vases. Il est coiffé d'une perruque surmontée de l'uraeus et porte la barbe. Au-dessous du Roi :



Men-Mât-Ré

Sethi-Merenptah ⁽¹⁾

Comme nous venons de le souligner, l'intention du scribe, qui dressa la carte de Turin, était de mentionner sur son plan la seule inscription monumentale du Wadi Hammamat, celle qui lui a paru et qui est en effet la plus caractéristique du lieu où sont groupées les inscriptions ⁽²⁾.

Les puits. — Il est bien évident que le rapport des distances ou la proportion qui existe entre les mesures d'un terrain et celles rapportées sur une carte topographique, en un mot « l'échelle », ne semble pas avoir été observée par l'Égyptien qui dessina le plan de Turin. C'est là un simple croquis à main levée, qui marque les points caractéristiques capables de renseigner le voyageur en cours de route. C'est ce qui explique la distance relativement courte qu'on remarque sur le plan entre le lieu désigné sous le nom de « la route de Ta-Menti » et à sa gauche l'emplacement où se trouve le puits ⁽³⁾.

Le papyrus porte à cet endroit une esquisse de forme circulaire coloriée en noir, complétée par une deuxième esquisse qui la chevauche légèrement, de teinte plus claire et qui pourrait passer à la rigueur pour une ombre portée. Cette figuration, bien que ne comportant aucune

dans les régions minières qui fournissaient l'or à l'Égypte. Il érigea à cette occasion au Wadi Abad un temple qui est demeuré intact à ce jour. Il fit en outre creuser un puits (Bir Kanaïs), cf. CHABAS, *Œuvres diverses*, t. II, 183-230.

⁽¹⁾ COUYAT et MONTET, *op. cit.*, n° 94, pl. XXIII.

⁽²⁾ Cette stèle était encore intacte

quand M. Montet en avait relevé les inscriptions. Elle est actuellement partiellement endommagée par la chute de l'angle inférieur droit, partie qui était déjà fendue en 1911.

⁽³⁾ Sur le terrain, la partie qui sépare le puits d'El Hammamat de l'axe du « faux wadi » mesure 3 km. 500. (Mesure prise au moyen du compteur kilométrique de l'auto.)

inscription, correspond trait pour trait au puits circulaire qui existe actuellement et qui est appelé par les indigènes Bir el Hammamat (fig. 11). Ce puits qui a donné son nom à tout le wadi ou plus exactement au célèbre

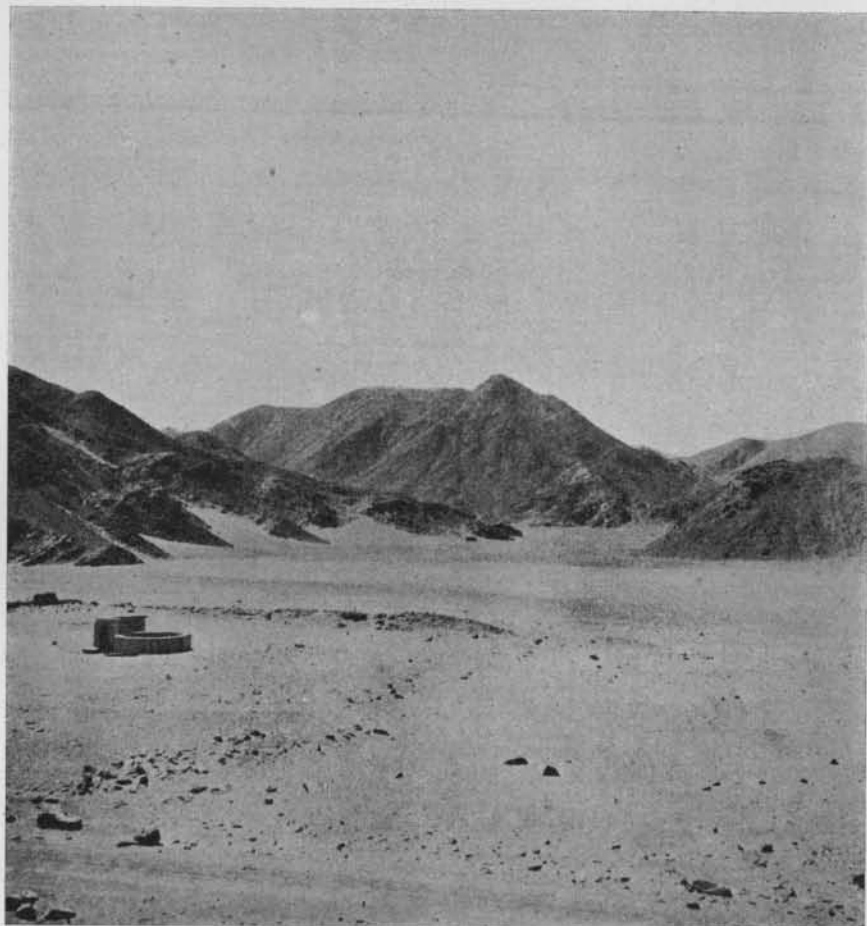








Fig. 11. — Puits saumâtre d'El Hammamat; à l'extrême gauche, les ruines du fortin.

défilé où se trouvent les carrières de bekhen et la plupart des inscriptions, se trouve, comme nous le disions plus haut, à 3 km. 500 plus à l'Ouest. Il se situe à l'intersection de deux wadis, le Wadi Um Had et le Wadi Hammamat. Il est encore aujourd'hui en excellent état, mais bien rares sont les personnes qui viennent y puiser de son eau passablement

saumâtre ⁽¹⁾. Le voyageur qui s'y aventure descend par un escalier voûté qui tourne à la manière de ceux des puits de l'époque romaine ⁽²⁾, dans l'intrados de la paroi, à travers laquelle de petites lucarnes laissent pénétrer le jour. Le puits est profond de 32 mètres. Aucun renseignement ne nous est parvenu sur l'identité de celui qui l'a fait creuser. Mais à défaut d'un témoignage précis toutes les probabilités indiquent que son origine se perd dans la nuit des temps.

n° 7^{bis}.



La carte de Turin porte, un peu au-dessous et à droite du puits, une indication coloriée en vert. Elle représente une petite surface courbe, fermée, légèrement oblongue, à l'intérieur de laquelle se trouvent quelques lignes brisées, figuration conventionnelle employée par les Égyptiens pour désigner une étendue liquide. A l'intérieur de ce tracé, le dessinateur avait placé une inscription en hiératique. La photographie en blanc et noir n'en permet pas la lecture, il en est de même sur le fac-similé de Chabas. Force nous est donc de nous rabattre sur celui de Lepsius ⁽³⁾. Lauth en donne cependant la transcription suivante :  ⁽⁴⁾ La première partie  est exacte. Lauth mentionne ensuite un  qu'il voit dans les deux traits horizontaux. Je crois qu'il faut restituer là un . Le petit signe du bas serait un . Les trois traits qui figurent l'eau n'existent pas. Quant au signe vertical situé à l'endroit où on attend un déterminatif, je crois qu'il faut y voir là le signe combiné hiératique pour . Ainsi, l'inscription, esquisse écrite à l'intérieur de la partie circulaire, aussi peu lisible soit elle, nous apprend bien qu'il y avait là une citerne fréquentée jadis par les Égyptiens, citerne qui devait fournir une eau vraisemblablement meilleure que celle du puits. Désirant vérifier mon raisonnement, je me mis à chercher, en direction donnée par le plan, une citerne que je supposais devoir être

⁽¹⁾ Le puits a perdu toute son importance depuis que les pèlerins de la Mecque ne passent plus par là. WEIGALL, *op. cit.*, p. 35, prétend qu'il a été restauré par une compagnie minière.

⁽²⁾ Il ressemble, comme type de construction à celui de Touna el Gebel.

⁽³⁾ LEPSIUS, *op. cit.*

⁽⁴⁾ LAUTH, *op. cit.*

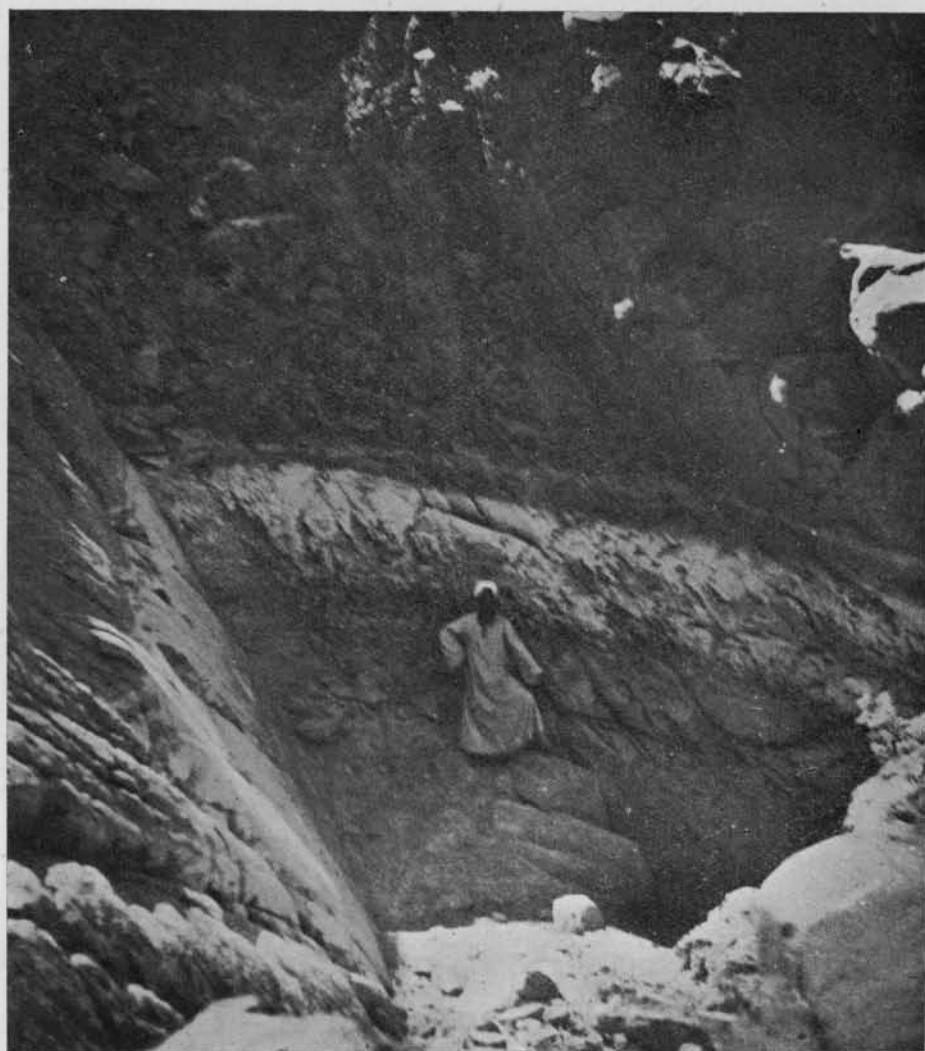


Fig. 12. — Bassin n° III.

construite de main d'homme. J'avais déjà perdu tout espoir de la trouver, lorsqu'un bédouin apprit à M. de Lavisson, qu'il existait effectivement dans cette région une sorte de cuvette *naturelle* ⁽¹⁾ où les gazelles et les bouquetins allaient boire au cours de certaines saisons.

⁽¹⁾ Au point marqué *Qalt* sur la carte du *Survey*.

Ce n'est que dans le courant d'un troisième voyage au Wadi Hammamat, qu'il me fut donné de visiter ce lieu. On l'atteint de la manière suivante : après un parcours de 640 mètres en direction de l'Est par rapport au puits d'El Hammamat ⁽¹⁾, on quitte sur la droite la route pour se trouver bientôt dans un vaste carrefour pierreux. En face de soi, dans une nature peu engageante, s'étale encombrée de blocs, l'embouchure du Wadi El-Chagg. Cet emplacement si aride, semble-il, fut pourtant fréquenté dès la plus haute antiquité ainsi qu'en témoignent de nombreuses marques d'activités humaines disséminées un peu partout. En effet, à une centaine de mètres à droite de l'entrée du Wadi, on relève les traces d'exploitations d'une ancienne carrière de schiste et à gauche un site où M. F. Debono qui m'accompagnait au cours de mon second voyage a découvert et identifié un atelier datant de la fin de l'époque néolithique et du commencement de l'époque historique. Après une marche de 300 mètres à l'intérieur du Wadi El-Chagg, au cours de laquelle j'ai relevé des gravures rupestres représentant des guerriers porteurs de l'arc nubien et des scènes de chasse au bouquetin, on atteint un « sidd » sorte de paroi rocheuse d'environ 1 m. 75 de haut qui barre l'entrée d'une gorge étroite.

J'eus alors le plaisir de constater que j'étais sur la bonne voie. En effet, placée bien en évidence sur la pierre lisse de la paroi, on lit l'inscription (fig. 13) :



Bassin [nommé]. Salle des fêtes ⁽²⁾ du Roi Meriré.

⁽¹⁾ Mesures prises au moyen du compteur kilométrique de l'auto.

⁽²⁾ Sous la XX^e dynastie, «salle des


fêtes du Temple» avec la forme pleine , cf. W. B.



Fig. 13.

L'inscription date de l'Ancien Empire. Elle contient le nom Merirè-Pepy I^{er}, roi de la VI^e dynastie, lequel est bien connu au Hammamat où de nombreux monuments épigraphiques attestent qu'il envoya fréquemment au cours de son règne des expéditions dans la Vallée de Rohanou.

Dans cette intéressante petite inscription, le déterminatif \equiv *si*⁽¹⁾, qui se trouve à la fin du texte, peut également être confondu avec le signe \equiv parce que sur un côté du hiéroglyphe, les extrémités des lignes dépassent légèrement⁽²⁾ les bords du rectangle. Mais dans les deux cas les signes désignent pareillement une pièce d'eau. L'idéogramme \equiv indique d'ordinaire un canal et détermine le plus souvent des mots tels que mer, rivière, lac et le signe \equiv plus spécialement étang, bassin, réservoir (*Wtb.*) et aussi citerne et puits⁽³⁾. Dans le papyrus de Turin, le mot en hiératique que nous avons traduit par citerne se transcrit en caractères hiéroglyphiques par un signe représentant une jarre munie d'une anse 𓆎 *hnm* dont l'orthographe complète est 𓆎 𓆏 𓆐 . Or, ce mot est souvent lui-même déterminé par 𓆑 , par 𓆒 ou par 𓆓 (cf. *Wtb.*)

Mais est-ce là une citerne? La suite de notre exploration nous l'apprendra.

A partir du seuil, le wadi se rétrécit pour devenir une sorte de faille ou de long couloir taillé dans le rocher, haut à cet endroit, d'une quarantaine de mètres. Le sol de ce couloir est taillé de telle manière qu'il constitue une succession de bassins de dimensions variables, dont l'un (bassin n° III, voir fig. 12 et 14) peut atteindre la profondeur de 3 m. 50⁽⁴⁾. Pendant la période des pluies, le trop plein de ce bassin va se déverser dans le suivant et ainsi de suite (fig. 14).

La faille est orientée selon une ligne Nord-Ouest, Sud-Est.

⁽¹⁾ Pour la lecture de ce mot, voir MONTET, *Scènes de la vie privée*, p. 71.

⁽²⁾ Elles sont mises en évidence, dans la photographie. Mais sur place, elles sont à peine perceptibles.

⁽³⁾ GAUTHIER, *Dict. des noms géographiques, Soc. Roy. de Géogr. d'Égypte*,

Le Caire 1924, t. V, 113.

⁽⁴⁾ Les profondeurs approximatives des bassins sont les suivantes (voir plan) : Bassin n° 1 = 2 m. 50 env. ; Bassin n° 2 = 5 mètres env. ; Bassin n° 3 = 3 m. 50 env.

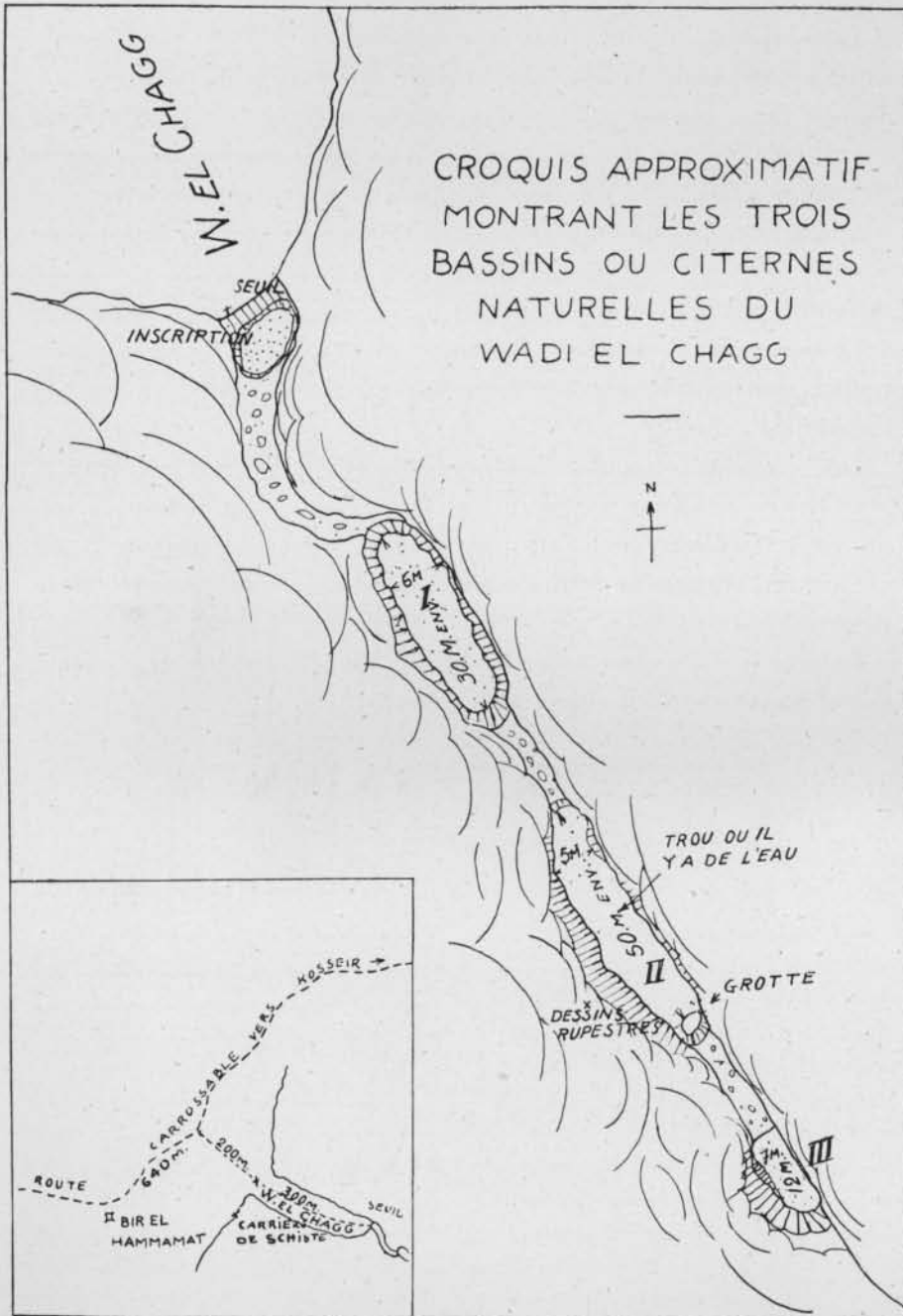



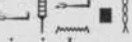


Fig. 14.

vert», la mer. Pourtant on perçoit, déjà dans la papyrus d'Orbiney, que le mot « Yam » a un sens équivoque aux yeux des Égyptiens, car comment admettre que les blanchisseurs puissent laver le linge du Pharaon dans l'eau de mer ?

Comme il arrive souvent pour les mots étrangers transplantés, le mot « Yam » dut prendre un sens encore plus large que dans son pays d'origine. En effet, le mot  désigne non seulement la mer, mais aussi toute étendue d'eau, de même que le mot arabe بحر *bahr* signifie effectivement la mer, mais aussi fleuve, bras de fleuve, canal, lac, etc. ⁽¹⁾. Le plus ancien exemple égyptien où l'on trouve notre substantif avec un sens autre que *mer* se trouve dans la stèle de Thoutmès III du Gebel Barhal se rapportant à l'épisode de la chasse aux éléphants,  le « Yam de Niy » dont la vraie lecture est restée longtemps incompréhensible ⁽²⁾. C'est à Yevin ⁽³⁾ que l'on doit d'avoir discerné l'erreur et rétabli le déterminatif exact grâce à quoi on a reconnu enfin notre mot « Yam ». Ce « Yam de Niy » a été depuis identifié comme étant le lac d'Apamée à Kalāat El Muḍīk.

Dans la littérature égyptienne le mot « Yam » a quelquefois le sens du Nil, témoins le  ⁽⁴⁾ du roman de Setne-Khamois ; un vieillard apprend à Neferkaptah que le livre de Thot était enfermé dans une boîte immergée au milieu du « Yam de Coptos ». Les auteurs qui ont publié le papyrus ne manquèrent de buter sur ce mot qu'ils traduisent à défaut de mieux par « mer de Coptos ». Ils expliquent,

quadrupèdes. De même le célèbre Hehou racontant son voyage au pays de Pount, partant de Coptos, dit :  et voici que j'atteignis la mer (Rouge) ; (cf. COUYAT et MONTET, *op. cit.*, inscr. n° 1, l. 7 et inscr. n° 114, l. 14).

⁽¹⁾ G. MASPERO, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, Guilmoto, Paris S. D., 3° édit., p. 12, note 3 et H. GAUTHIER, *Dict. géogr.*, I, p. 168.


⁽²⁾ REISNER, *A. Z.*, 69-71, p. 24-39 ;

DE BUCH, *Egyptisch Lesebuch*, 1941, vol. I, p. 65 dernière ligne.

⁽³⁾ YEVIN, *A New Egyptian source for the Palestine and Syria*, *Journal of the Palestine Oriental Society*, 1934, vol. 3, p. 199, note 33 ; WEBER, dans *Knudtzen*, *El-Amarna*, vol. II, p. 1115. Pour toute cette question, voir A. H. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica*, I, p. 151-162.

⁽⁴⁾ J. J. HESS, *Der demotische Roman von Setne-Ha-Mus*, Leipzig 1888, l. 17.

cependant, ce terme comme étant le nom de la partie du Nil qui traverse la V^e nôme de la Haute Égypte (Coptite) ⁽¹⁾. Les Égyptiens employaient donc un nom particulier pour désigner la partie du fleuve qui baigne la région de Coptos et ce mot est *Yam-n-Kebti* et peut-être, par abréviation, simplement notre mot « Yam ».

Enfin pour terminer notons que la partie du Nil, qui traverse la IX^e nôme de la Basse Égypte et appelé, plus tard, Busiriticos Potamos (*Βουσιριτικὸς Ποταμὸς* du géographe Ptolémée), figure dans les listes des noms d'époque gréco-romaine comme le — « canal » de ce nôme auquel la grande liste des nômes d'Edfou substitue  le « Yam d'Osiris » ⁽²⁾.

n^o 2.  ⁽³⁾

Autre chemin qui vient du Yam.

Le papyrus montre qu'il existait un deuxième chemin qui communique avec le Nil. Le chemin part en direction de l'Ouest au milieu de la courbe routière qui rattache perpendiculairement la route principale à la route secondaire de *Tent-p³-mr*.

Effectivement, la carte du Survey Department of Egypt indique un passage à travers le Wadi Shihiniya Um Hargel qui aboutit au Wadi Qash, lequel, comme on le verra plus loin, mène lui aussi à la Vallée du Nil.

Cette piste paraît avoir été employée comme un chemin de traverse vers Louxor ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ G. MASPERO, *op. cit.*, p. 109 et GRIFFITH, *Stories of the High Priests of Memphis*, p. 21 note.

⁽²⁾ ROCHEMONTEIX, *Edfou*, I, 332, cf. GARDINER, *Onomastica*, II, p. 179.

⁽³⁾ Même observation que pour la note 2, p. 374.

⁽⁴⁾ Elle se pratique de nos jours comme me l'a affirmé mon guide Ababda.

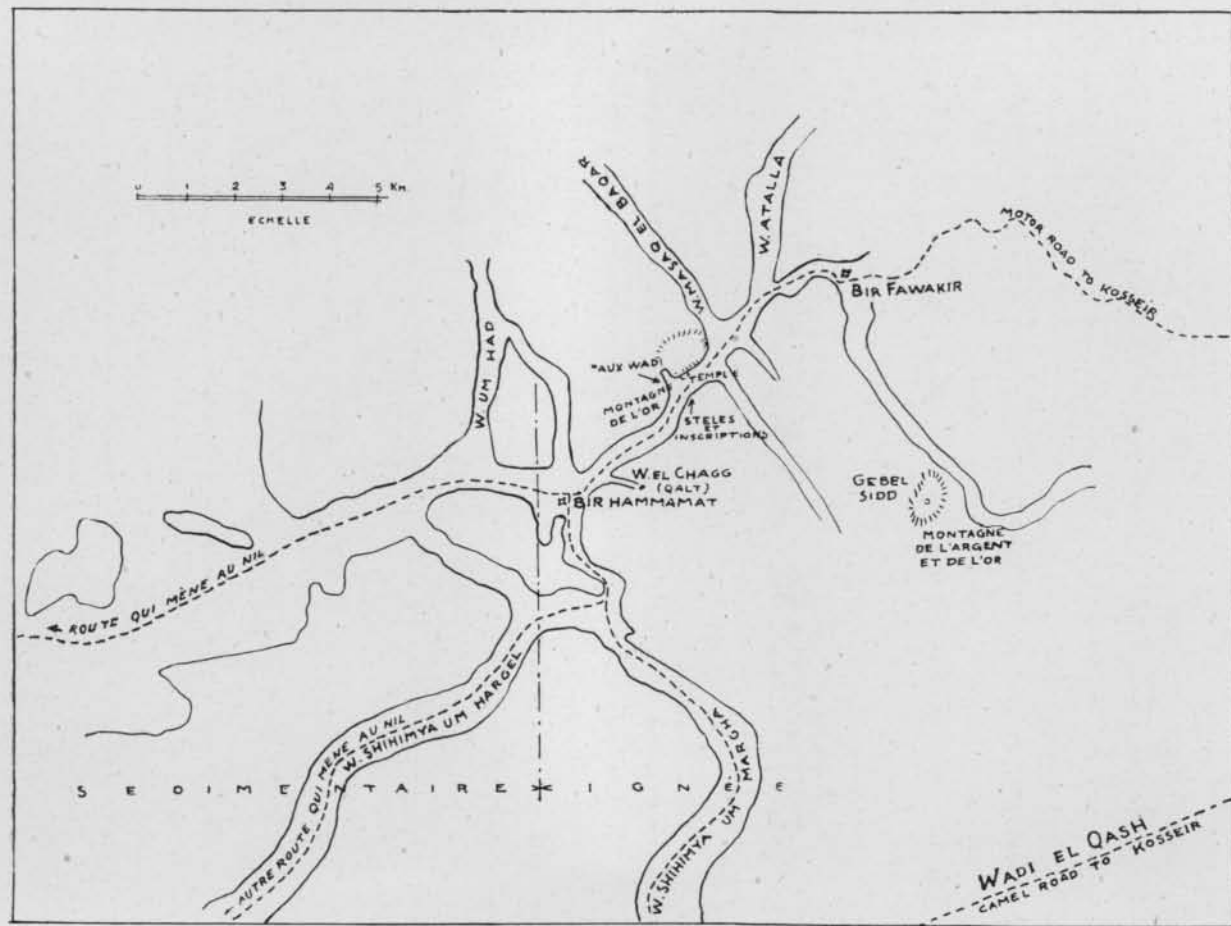


Fig. 15.— Région du Hammamat, d'après la carte du Survey Dep^l.

Road to Kosseir» ce qui revient à dire qu'elle n'est praticable qu'aux piétons et aux bêtes de somme, parce que parsemée d'obstacles tels que de la pierraille et des blocs roulés.

Ainsi tout nous permet de croire que le scribe égyptien avait eu l'intention, en dessinant des obstacles, buissons (?) et pierres, d'indiquer simplement que la route était plus difficile.

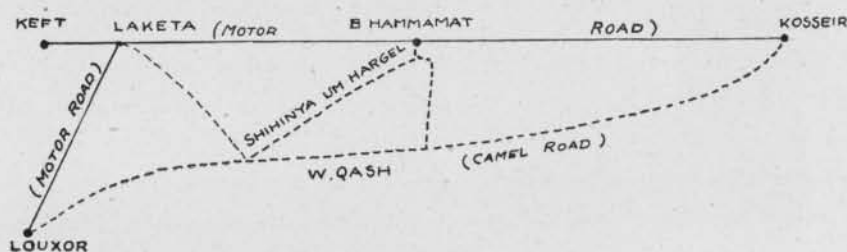


Fig. 16.

Il existe, en somme, plusieurs routes qui relient la Vallée du Nil à la mer Rouge :

1. La route carrossable (Motor Road) partant de Keft et passant par Laqeita-Kasr el Banat-W. Coueh-Bir el Hammamat-Bir el Fawakir-Bir Seyala-Bir el Beida et Kosseir.

2. La route qui part de Louxor par Higaza et qui atteint Laqeita pour suivre ensuite la route carrossable normale.


3. La piste directe Louxor au Hammamat (Camel Road) par le Wadi Qash et le Wadi Shihiniya Um Hargel.

4. La piste directe (Camel Road) Louxor-Kosseir par le Wadi Qash-Bir Muweilah-Kab el Azraq-Wadi Kareim, puis rejoint la route normale à l'Est de Bir el Beida ou Inglizi.

Je conjecture donc que la route la plus directe, qui mène à Louxor (Itinéraire 3), devait être employée par les piétons ou les ouvriers transportant des fardeaux légers, tandis que le déplacement des grosses pièces destinées à garnir les temples de Thèbes devait être effectué en

d'abriter des ouvriers affectés au traitement du précieux minerai? On verra que non. En effet, le meilleur endroit dans le wadi, où il existe encore des traces indiscutables de lavage du minerai d'or, se trouve non loin de là, près des puits de Um el Fawakir. Sur cet emplacement, on peut voir encore d'immenses « Koms » de sable, qui ne sont autres que des tas de quartz aurifère, pilé et lavé. Un nombre incroyable de fragments de meules et de broyeur en granit et en dolérite sont dispersés autour des puits. A proximité de ces chantiers, on aperçoit plusieurs groupes de maisons construites en pierres sèches, assez semblables en cela à celles des carriers de l'entrée du « faux wadi ». C'étaient là, de toute évidence, les logements des ouvriers mineurs et probablement ceux dont il est question dans le texte. Quant à la phrase « fin de la montagne de pierre de bekhen », elle s'explique de la façon suivante : nous avons dit plus haut que la montagne où se trouve la montagne de bekhen est située sur la rive Nord du Wadi Hammamat ; or l'extrémité Ouest de cette même rive finit brusquement et forme un angle presque droit avec un autre wadi, le wadi Masaq El Baqar ⁽¹⁾. Cet emplacement est tellement remarquable par sa position angulaire et pour l'abri qu'il offre contre les ardeurs du soleil, que les voyageurs ne manquèrent pas au cours des siècles, et ne manquent pas encore, de s'y arrêter. Aussi sa paroi qui comporte une belle surface lisse et noire est-elle couverte de graffitis datant de l'époque préhistorique, d'inscriptions pharaoniques et même de quelques « wasm » de bédouins. C'est donc là un point caractéristique, pouvant servir de repère même sur une carte actuelle, pour matérialiser la fin — ou le commencement — du célèbre défilé du Hammamat.

Ces deux points de la carte bien dégagés, essayons d'en reconstituer la distance primitivement indiquée sur la plan.

Étant donné que cet espace mesure quatre kilomètres environ, nous aurions dû, si le papyrus n'était pas abîmé à cet endroit, lire le chiffre  [* ⌘ ⌘ ⌘ ⌘ ⌘] 80 ht-n-nw(h), qui, comme on le sait, équivalent à 8000 coudées ordinaires et qui représentent, en gros, nos quatre mille mètres ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Carte du Survey, *op. cit.*

étant de 523 millimètres. Cf. DECOUR-
DEMANCHE (M. A.), *Poids et mesures...*,

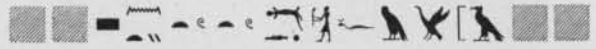
⁽²⁾ En chiffres ronds, la coudée royale

n° 22.

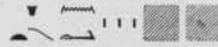


Le dernier fragment du papyrus comporte un quadrilatère colorié en noir. Ce quadrilatère est traversé par la route, mais le papyrus est si abîmé à cet endroit qu'on ne distingue pas si cette route se poursuit à l'autre extrémité. La route paraît elle-même sortir d'une région montagneuse, si j'interprète bien cette sorte d'évasement demi-circulaire qu'on voit sur le côté gauche du fragment. L'ensemble du quadrilatère est entouré de six inscriptions se référant des mesures de longueur :

n° 23. l. 1



l. 2



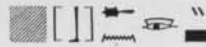
l. 1

... en [pierre] qu'on est à la tirer depuis le ...

l. 2

3 coudées de largeur.....

n° 24.



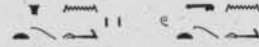
... bekheny

n° 25.



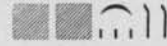
largeur : 2 coudées, 2 palmes ; épaisseur : 2 coudées, 3 palmes, doigts.

n° 26.



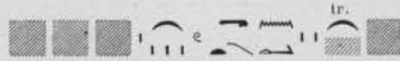
largeur : 2 coudées ; épaisseur : 2 coudées.

n° 27.



... palmes, ... doigts.

n° 28.



.....palmes ; épaisseur : 2 coudées, ... palmes.

Que signifient ce quadrilatère et ces mesures ? Les anciens éditeurs du papyrus supposaient qu'il s'agissait là d'une forteresse, en l'occurrence

de la forteresse de Coptos, laquelle devait effectivement exister comme le prouverait la présence d'un mot arabe *Kala'a* ou « citadelle », nom donné à un quartier de l'actuel village de Keft. Mais un examen attentif des nouveaux fragments montre que cette solution est impossible. En effet, les dimensions insignifiantes indiquées dans le papyrus — la plus grande est de 3 coudées, soit environ 1 m. 60 — s'opposent à ce que ces mesures soient attribuées à une forteresse. D'autre part, l'inscription n° 23 montre clairement que l'ensemble du document se rapporte à une opération de transport de statue de dimensions données. Pourquoi, dans aucun des textes où il est question de mesures, le scribe n'indique-t-il pas également la longueur des pierres ?

Probablement, dans ce cas-ci, et pour des raisons techniques qui m'échappent, l'indication de la longueur n'était pas nécessaire. En effet, rien dans le texte ne montre qu'il s'agissait là d'un cubage, mais plutôt de mesures pour un éventuel encombrement vu d'un certain sens, par exemple pour le passage d'une porte. Ceci explique, peut-être, le prolongement de la route vue en transparence, et suivant l'axe de la marche.

Il reste, si on accepte mon postulat, à chercher la raison pour laquelle le scribe a dessiné à cette échelle, plutôt insolite, un simple bloc de pierre. Ce n'est là, je pense, qu'un artifice de dessin dont il existe de nombreux exemples dans l'art égyptien : la pierre ou probablement la statue royale ébauchée, l'objet et but de tout l'ensemble du plan, est représentée en taille héroïque, le reste de la carte étant dessiné à l'échelle normale. Nous aurions là, en quelque sorte, un plan à échelle variable.

*
* *

La vallée de Rohanou ou mieux, le pays de la montagne de bekhen était trop connu et fréquenté des anciens Égyptiens pour qu'il n'en soit pas question, au moins une fois, parmi le grand nombre de documents administratifs ou autres qui sont parvenus jusqu'à nous.

D'autre part, nous ne serions pas fâchés d'avoir la certitude — le vieux plan ne l'indique pas — que toute cette région mentionnée dans le papyrus de Turin et qui comprenait des villages où l'on travaillait l'or, une route qui mène à un site dédié à Mentit, et d'une citerne auprès

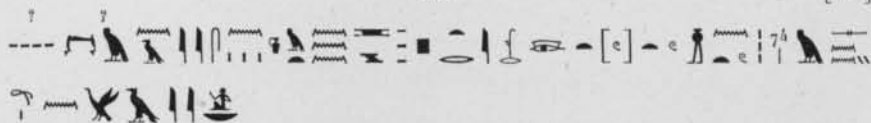
de laquelle vivait vraisemblablement une petite population locale, nous aimerions, disons-nous, avoir un document qui nous fournit la preuve que ces lieux se rapportent bien à la région de Coptos. Or ce document existe, il est connu depuis longtemps. Mais on n'avait jamais, à notre connaissance, songé à en rapprocher son contexte avec celui du papyrus de Turin. Il s'agit du papyrus Anastasi VI, lequel par le sens et par sa composition graphique se rattache manifestement à notre ensemble de Turin.

Il est bien entendu que les papyrus Anastasi constituent un lot de manuscrits connus pour représenter des exercices d'écriture, à en juger par les ratures et les corrections de maître. Mais ce sont, n'en doutons pas, des exercices reproduits d'après des originaux tirés des archives et qui ont été effectivement utilisés dans leur condition antérieure.

Le texte, dont il est question, figure dans une lettre qui est une réponse à une missive adressée au scribe Amena lui prescrivant de relever certaines mesures de distance ⁽¹⁾. Celui-ci rend compte à son supérieur qu'il a chargé le porteur de la lettre, Amenemône, d'aller effectuer lui-même les mesures, en compagnie d'un capitaine de gendarmes et d'indigènes résidents près de la citerne.



(1). A. GARDINER, *Egyptian Miscellanes, Anastasy, VI*, n° 67 et sq.



⁶⁷ j'ai entendu ⁶⁸ le message que m'a fait mon maître (.....
) et de ⁶⁹ mesurer [la distance] depuis la forteresse de [Menepthath] ⁷⁰ (1)
 V. S. F. laquelle se trouve dans la contrée de Coptos ⁷¹ jusqu'au village [du
 travail] de l'or et de mesurer également [la distance] depuis le village de l'or
 jusque la montagne de ⁷² Menti-tiw. La lettre [m'a été remise par Amen] emône.
⁷³ J'ai envoyé un chef de gendarmes avec lui afin qu'il les mesure (les distances)
 ⁷⁴ avec les gens qui séjournent à leur citerne. Voici, on les apportera
 (les résultats) ⁷⁵ à mon maître dans un [rapport] écrit.

Notons tout d'abord la similitude graphique entre les mots :

- l. 69-70 > n° 7 et
- l. 70 > n° 6
- l. 70-71 > n° 9
- l. 73 > n° 7^{bis} [] ^{lig.}

Dans l'inscription, « Montagne de Menty-tiw », le dernier élément de ce toponyme, tout en rappelant celui du papyrus de Turin, « t' Menty » se trouve cependant écrit de façon assez différente. Dans la graphie de Turin, c'est l'article féminin qui nous avait fait voir dans « Menty » le nom de la déesse. Tandis que le scribe du papyrus Anastasi semble surtout avoir été influencée par le nom d'un minéral (attesté d'après le W. B. pour l'A. E. et le M. E. seulement) lequel désigne le granit noir d'Assouan et qui est dans sa graphie commune écrit . Il est aisé de voir que nous sommes en présence d'un de ces fréquents transferts de déterminatifs dans les vocables homophones que les scribes de l'époque Ramesside pratiquaient chaque fois qu'ils avaient des doutes sur le sens étymologique d'un mot.

(1) Restauration de GARDINER, *op. cit.*, note 12.

Essayons maintenant d'analyser, au point de vue géographique cette fois, le problème de l'emplacement de la forteresse mentionnée dans le texte. Il existe, à ma connaissance, cinq forteresses ou fortins échelonnés sur la route entre Keft et le puits d'El Hammamat :

1° La forteresse de Koptos dont nous avons parlé plus haut.

Située à l'entrée de Keft, elle devait comporter une garnison considérable en vue, à la fois de contenir une éventuelle attaque venant de l'Est et d'exercer un contrôle de police sur la navigation du Nil lequel passe non loin de là.

C'est en ce lieu que résidait le gouverneur de la région dont l'autorité s'étendait, nous le voyons sur les inscriptions hiéroglyphiques, sur les régions montagneuses de l'Est. C'était donc de là que partaient les relèves des troupes. Il est donc naturel de penser à l'intérêt que présentait pour les Égyptiens la détermination des distances entre ces parages.

2° L'oasis de Laqueita, important point d'eau, puisqu'on y compte actuellement au moins quatre puits, devait sûrement posséder une forteresse, dont les éléments qui la constituaient ont aujourd'hui disparu.

3° Kasr el-Banat, sorte de caravansérail, de plan quadrangulaire comprenant des chambres disposées en alvéoles autour d'une cour. Les ruines qui en subsistent sont d'époque romaine.

4° Un fortin bâti sur le même plan que celui de Kasr el-Banat et placé à l'entrée de la région montagneuse proprement dite. On y voit encore les restes d'un magnifique puits, à peu près comblé actuellement.

5° Le fortin situé à quelques mètres du puits d'El Hammamat (voir fig. 11). Il paraît plus petit que les précédents. Comme ceux énumérés plus haut, il appartient à l'époque romaine, et a été remanié aux temps où les arabes employaient cette route pour se rendre à la Mecque. On distingue encore nettement aujourd'hui une niche qui servit de *Kibla*. Mais il n'y a pas de doute que cet emplacement, qui au surplus se trouve sur un croisement de routes, fut toujours gardé par un fort.

Lequel des cinq forts voulait désigner le scribe? Je pense que c'est du dernier qu'il s'agit et voici pourquoi. Nous connaissons avec certitude un des lieux cités dans le papyrus Anastasi VI. C'est le point situé à l'entrée

de la route de Ta-Menti. Un autre point — le village de l'or — doit se trouver d'après Turin, quelque part entre le puits d'El Hammamat et Ta-Menti. Mais où se trouve ce village? Je n'ai pas pu le repérer sûrement, comme je le dis plus haut, sur le parcours indiqué par Turin. Par contre, le puits d'El Fawakir, qui est le seul endroit sur la route du Hammamat où on peut voir des traces certaines de travail de l'or et les restes de nombreux habitants, se trouve à 4 kilomètres à l'Est de Ta-Menti. Mais d'un côté comme de l'autre la distance est minime (4 kilomètres au maximum). Il s'agissait donc, dans l'ensemble, de mesurer un secteur de dimensions très réduites. C'est ce qui m'a fait préférer le fort de la dernière étape, c'est-à-dire le fort d'El Hammamat, qui aurait dans ce cas, porté le nom de forteresse de Meneptah.

Il est donc probable que l'objet de la mission d'Amenemône ait été de mesurer la distance qui existe entre le fort de Hammamat et le village de Fawakir, puis au retour, entre le village de Fawakir et l'entrée du faux wadi ou mieux l'entrée Nord-Est du Hammamat, exactement comme dans l'inscription de Turin ou bien et plus simplement encore, la distance depuis le fort d'El Hammamat jusqu'au village non repéré du travail de l'or et de là jusqu'à la montagne de Ta-Menti Amenemône était accompagné dans sa mission par un chef de gendarmes et de gens réquisitionnés, qui séjournaient normalement près de leur citerne laquelle se trouve, rappelons-le, à quelques milliers de mètres de la forteresse de Hammamat.

Et enfin signalons que j'ai relevé, gravé sur les rochers, à la manière des bornes kilométriques et précisément dans cette petite région de 3500 mètres à l'Ouest mentionnée ci-dessus, les chiffres ϵ et $\epsilon \begin{smallmatrix} \circ & \circ \\ \circ & \circ \end{smallmatrix}$ dans les endroits suivants :

1° Le chiffre ϵ à proximité immédiate de la célèbre inscription de *S^cnh* (cf. COUYAT et MONTET, *op. cit.*, n° 1) située sur la rive Sud.

2° Le chiffre $\epsilon \begin{smallmatrix} \circ & \circ \\ \circ & \circ \end{smallmatrix}$ à environ 260 mètres (comptés aux pas) plus à l'Est, placé sur la rive sud dans les mêmes conditions que le précédent.

3° Le chiffre ϵ , à 1250 mètres, encore plus à l'Est à un endroit qui situe l'amorce de l'entrée du célèbre défilé où se trouve la majeure partie des inscriptions, rive Nord, à côté d'une représentation de girafe.

4° Le chiffre ϵ , au milieu même du défilé, rive sud, en face du faux

wadi, et à côté des inscriptions n^{os} 32-38 (COUYAT et MONTET, *op. cit.*).

Je n'ai pas la témérité de dire qu'il s'agit là des mesures mêmes mentionnées dans le papyrus Anastasi VI, mais je dirai simplement que les Égyptiens avaient soigneusement relevé les dimensions de cette partie du wadi.

Et enfin pour finir, notons que si on doit analyser la carte géographique du Musée de Turin dans sa structure, on remarquera que tous les points qui indiquent des lieux précis et bien déterminés, comme les montagnes, puits, citerne, stèle, maisons, temple et routes, sont mentionnés seulement sur le papyrus n^o 1, ou si l'on veut sur le feuillet n^o 1 du papyrus (pl. I). Tous ces points ont été parfaitement identifiés, à l'exception d'un seul, celui qui relate l'existence du village du travail de l'or, lequel n'a pu être localisé d'une manière précise.

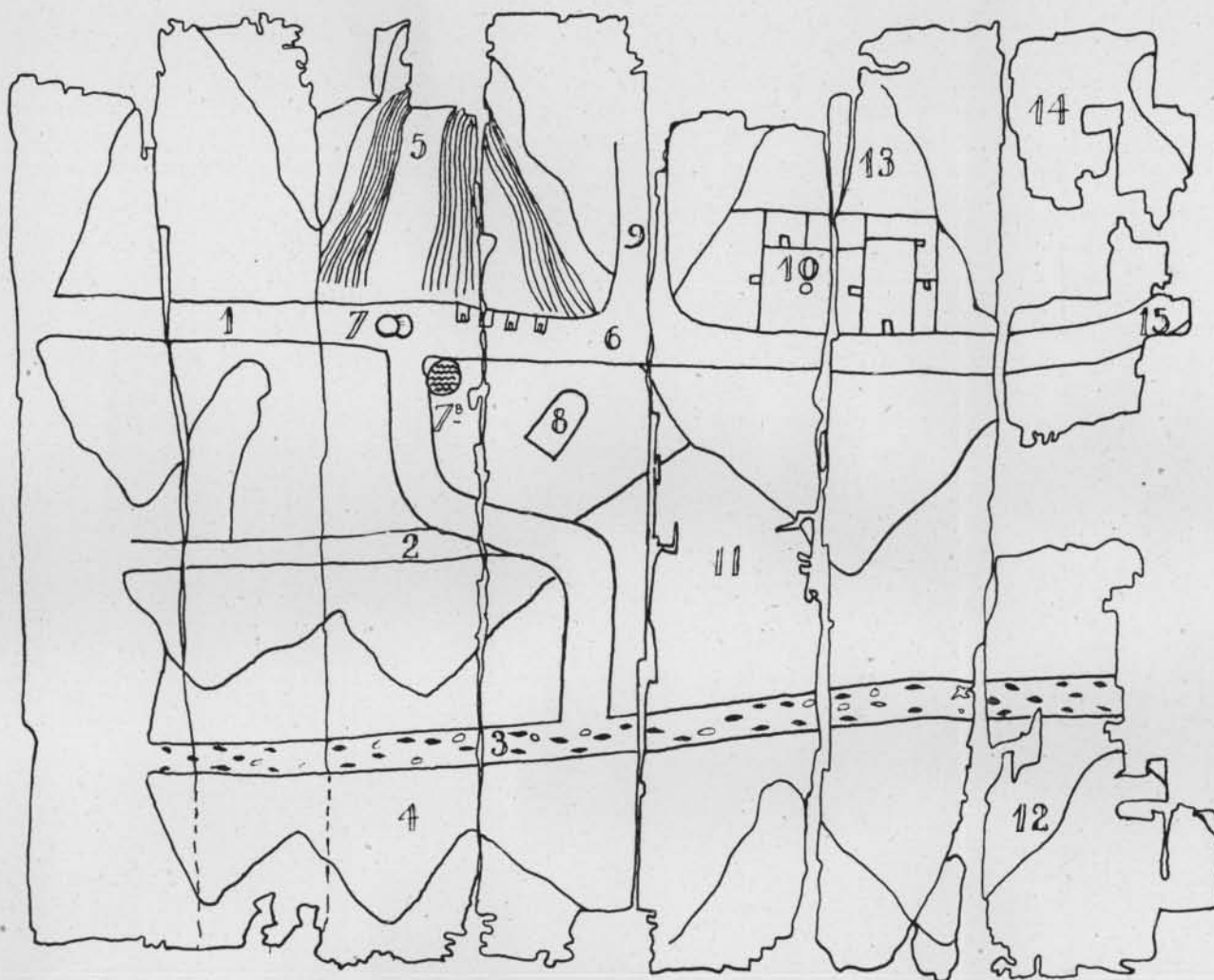
Par contre, on observera que tous les autres fragments du papyrus n^o 2 (pl. II) réunis ne contiennent aucune mention de ce genre. Autant que l'on peut juger en l'état déplorable dans lequel le papyrus nous est parvenu, les textes du papyrus n^o 2 (pl. II) mentionnent seulement des distances (n^o 17), du titre de l'ouvrage (n^o 18), des dimensions des pierres (25 - 26 - 27 - 28) et, semble-t-il, des prescriptions concernant le transport (n^o 16).

Que conclure sur tout ceci?

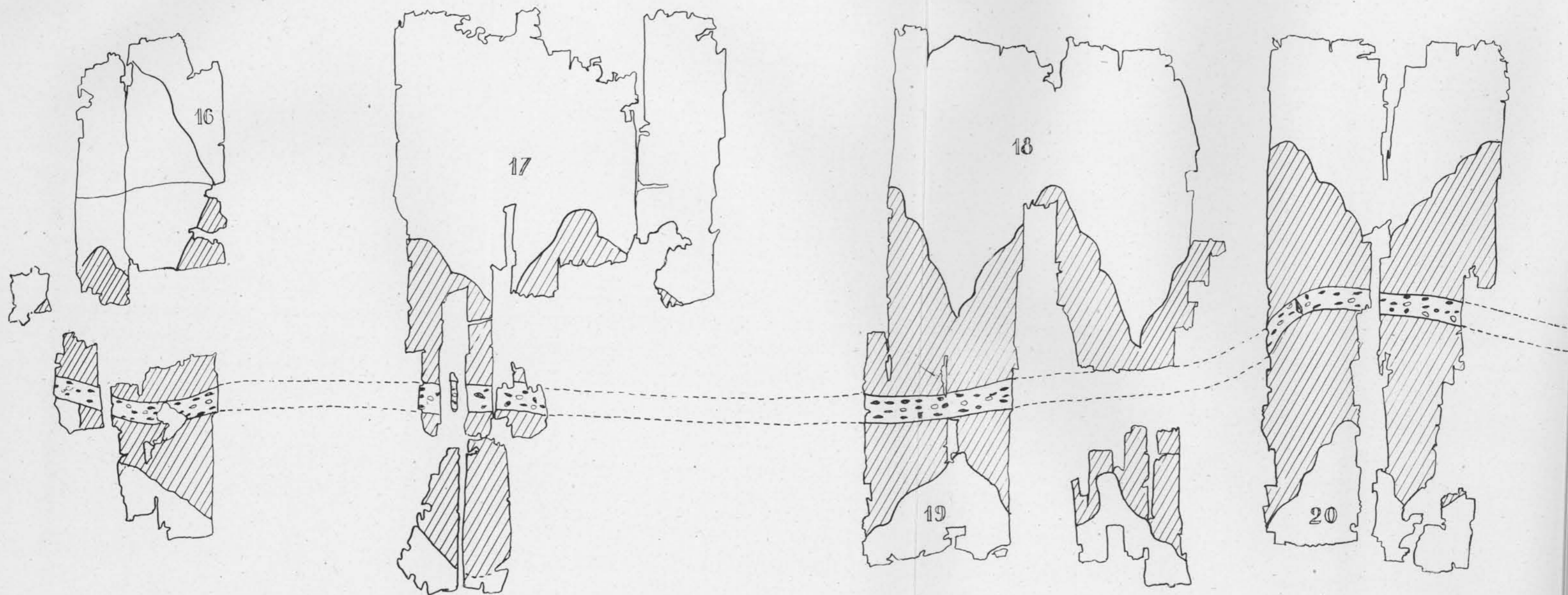
Il semble que tout le soin du cartographe se soit concentré sur la partie centrale du désert, le Wadi Hammamat, qu'il connaît bien. C'est, en fait, la partie la plus intéressante, puisque c'est là que se trouvent les mines et les carrières et tout particulièrement celles qui fournissent la pierre de bekhen. L'autre partie — l'extrémité du plan — dessinée d'une manière vague, ne représente à mon avis que le désert. Les parties de la carte demeurées blanches ont été remplies par des annotations en rapport avec le transport de la statue.

Reste l'épineuse question de la position primitive des fragments du papyrus n^o 2 (pl. II). L'absence de repères géographiques et l'état fragmentaire du document nous font craindre que cette partie du problème ne soit jamais résolue.

G. Goyon.



Le papyrus n° 1.



Le papyrus n° 2, d'après la restauration effectuée

